



HAL
open science

Etat et usages de l'occitan au Languedoc.

Francis Manzano

► **To cite this version:**

Francis Manzano. Etat et usages de l'occitan au Languedoc.. International Journal of the Sociology of Language, 2004, 169, pp.63-89. hal-00344810

HAL Id: hal-00344810

<https://univ-lyon3.hal.science/hal-00344810v1>

Submitted on 5 Dec 2008

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Francis Manzano
ÉTAT ET USAGES DE L'OCCITAN AU LANGUEDOC¹

PREMIÈRE PARTIE
ORIGINES, ATTESTATIONS ET EMBLEMEMENT TYPOLOGIQUE DE
L'OCCITAN-LANGUEDOCIEN

0-Avertissement

On remarquera dans les lignes qui suivent une difficulté réelle à nommer la langue objet de l'étude. On ne peut se débarrasser facilement de cette difficulté, qui est liée à une histoire sociolinguistique et identitaire tourmentée.

On pourrait parler de « languedocien », mais c'est une appellation qui presque automatiquement réduit la langue d'oc à son caractère strictement dialectal (elle devient alors une variante géographique dans un ensemble que l'on reconnaît plus ou moins clairement). Le languedocien serait ainsi l'idiome local dans tel ou tel canton, telle partie de département, ce qui peut d'ailleurs conduire à l'équivalence languedocien = patois. Au mieux et pour quelques uns seulement, le languedocien est peut-être le représentant actuel de l'ancienne langue des troubadours, du Comté de Toulouse etc., ce qui suppose des connaissances historiques et littéraires que tout le monde n'a pas. Mais tout cela reste théorique, car dans les faits l'appellation n'est retenue que par 2% des personnes enquêtées lors d'un sondage conduit en 1991 et que nous exploiterons plus bas.

L'appellation « occitan » est meilleure, ne serait-ce que parce qu'elle s'impose à environ 10 fois plus de personnes dans la région observée (19% des sondés). Mais elle est source de simplification abusive, car autant la précédente évoque en priorité la région et le local, autant celle-ci évoque plutôt le diasystème général voire l'abstraction la plus pure (l'idée d'une langue unie qui n'a peut-être jamais existé sous la forme qu'on imagine). Cette appellation « unanimitaire »

¹ Version française inédite. Une version anglaise de ce texte a paru dans *International Journal of the Sociology of Language* (IJSL), n°169, 2004.

gomme en outre les aspérités d'une violente histoire de la terminologie sur laquelle je reviendrai un peu plus bas.

Si l'on réunit les deux appellations, les problèmes sont moins aigus. Par un néologisme composé, je préfère donc évoquer un « occitan-languedocien ». On reste plus proche de la typologie linguistique proprement dite, en réunissant ainsi de manière souple les éléments du tronc commun (ou diasystème de la langue d'oc) et ceux qui démarquent le languedocien dans l'ensemble supra-régional de langue d'oc.

M'étant déjà en partie appuyé sur le sondage de 1991, je dois ajouter que je ne conserve pas l'appellation de « patois », pourtant retenue par 36% des sondés, en somme la première des appellations sur le terrain. La signification sociolinguistique de ce score est évidemment que les gens conçoivent la langue régionale comme un mode d'expression hyper-rural et villageois, strictement local et au mieux cantonal. Mais ce point de vue, qu'il faut semble-t-il admettre et exploiter en sociolinguistique, le linguiste doit aussi le refuser, car il lui ferait perdre la force du diasystème, celle sur laquelle, au fond, « occitan » insiste trop.

1-Autour de l'occitan au Languedoc, problématiques.

L'appellation d'occitan, bien répandue aujourd'hui, n'est pourtant pas très ancienne. Son installation et son succès remontent à quelques dizaines d'années seulement, ce qui est peu dans la durée d'une langue. On peut néanmoins observer que les institutions scolaires (l'institution universitaire en premier lieu), différentes agences culturelles, les médias, ont été très efficaces sur un plan symbolique, nous y reviendrons. Aujourd'hui en effet, l'appellation semble bien adoptée (non sans crissemments parfois) et une bonne partie des habitants dans une vaste région qui va (en simplifiant) de la Haute-Garonne au Gard et de la Dordogne à l'Aude, les natifs comme les néo-languedociens semblent avoir intégré l'opinion principale que l'occitan a pu être une langue très homogène, une langue de haute culture, antérieure au français dans cette région et minorée depuis le Moyen-Age par la langue nationale. Comme le souligne Etienne Hammel (1994), dans la partie terminale de *L'occitan en Languedoc-Roussillon*, l'indice de notoriété de cette langue est très élevé, même si cette notoriété « n'a aucune mesure avec sa connaissance et sa pratique ».

Ajoutons que dans le cas du Languedoc « administratif » (c'est la région administrative du Languedoc-Roussillon, sur laquelle nous nous replions le plus généralement), l'appellation est assumée sans grands états d'âme, pour la raison essentielle que l'occitan a été fortement associé à l'Histoire du Languedoc, et l'on évoque alors presque automatiquement la mouvance du Comté de Toulouse, qui de la Gascogne au Rhône et des Pyrénées centrales au Velay a fondé et organisé un véritable cœur historique constamment ravivé par les discours de l'Histoire officielle.

Il n'en va pas de même pour différentes régions dites « occitanes », un peu plus éloignées de ce « cœur » en même temps que proches linguistiquement, qui se sont constituées autrement sur le plan identitaire : celles de l'ouest (domaine gascon), celles du nord (domaine dit « nord-occitan ») et celles de l'est (domaine provençal).

Pourtant, on aurait sans doute tort de minimiser la perception « unitaire » actuelle de la langue que nous venons d'évoquer. Un siècle plus tôt seule une infime minorité dans l'élite sociale des régions languedociennes semblait considérer que la langue locale, ce patois qu'on s'efforçait d'expurger ou plutôt d'anéantir, pouvait ou du moins avait pu sous des formes plus hautes rivaliser (voire dépasser ?) la langue nationale, le français. A la fin du XIX^e siècle en effet, cet occitan-languedocien était une langue très usuelle sur le terrain bien que fortement décotée dans le système des valeurs sociolinguistiques, car avant tout représentative du monde rural, des milieux populaires analphabètes. Une langue « hors culture », « hors instruction », que le français et l'Ecole publique devaient terrasser à très court terme. Une relique, un poids mort, une entrave au développement, bref une manière de parler triviale et hors d'âge (un « patois ») dont on souhaitait le plus généralement se débarrasser comme on souhaitait se débarrasser au plus vite de ces oripeaux paysans qu'on portait, en passant des sabots aux souliers vernis. Comme l'écrit justement Eugen Weber (1998), durant cette période, un peu partout « le français signifiait le libéralisme et l'émancipation ».

Un siècle plus tard, sous nos yeux, le problème se pose de manière totalement inversée. Il y a désormais un contraste saisissant entre une représentation généralement bienveillante en faveur de la langue régionale, diffuse dans la population, et la réalité de plus en plus menue des pratiques de cette langue dans les différents compartiments régionaux et sociaux du Languedoc. Bien entendu ce constat ne saurait être valable que pour le seul occitan, les mêmes lignes d'évolution et les mêmes risques étant partagés par différentes langues régionales de France, comme le montre sans ambages toute la littérature sociolinguistique des vingt dernières années.

2-Problématiques historiques et théories afférentes

Que l'on parle d'occitan ou de languedocien, ou d'occitan-languedocien comme je tend à le faire, on est en présence d'un idiome roman rattaché tantôt au gallo-roman (on le classe alors dans le « gallo-roman méridional »), tantôt mis à part (il devient alors « occitano-roman » chez Pierre Bec²). Bien entendu, l'état d'esprit qui conditionne de telles taxinomies n'est pas le même et il n'est pas sans rejaillir sur la manière dont on perçoit et l'on vit la langue.

C'est ce que nous verrons à présent.

On peut dire que la réflexion sur l'occitan-languedocien doit prendre en compte au moins trois axes sur lesquels il faut nécessairement passer un peu de temps pour être à peu près en mesure de comprendre ce qui se passe à travers le Languedoc et sous nos yeux.

a) « Langue d'oc », « limousin » et « provençal »

Dans les études romanes de la fin du XIX^e siècle, les études diachroniques et comparatives tendent à définir un bloc que l'on qualifie généralement de « gallo-roman méridional ». Notons immédiatement que cette terminologie

² Pierre Bec, *La langue occitane*. Presses Universitaires de France, 1973.

scientifique du gallo-roman recèle tous les éléments d'une réfutation ultérieure (notamment par les partisans de l'occitan). Elle est en effet à replacer dans le cadre d'une idéologie politique unanimiste qui recherchait plus l'unité des langues et cultures régionales de France que leurs ruptures éventuelles. De cette idéologie témoigne l'opinion du grand maître des études romanes de l'époque, Gaston Paris, qui déclare quelque part :

Aucune limite réelle ne sépare les Français du Nord des Français du Midi ; D'un bout à l'autre du sol national, nos parlers populaires étendent une vaste tapisserie dont les couleurs variées se fondent sur tous les points en nuances insensiblement dégradées.

Le même (avec E. Langlois), dans un ouvrage qui a longtemps contribué à former l'élite intellectuelle du pays, à propos de l'ensemble des parlers de France :

Certains traits plus ou moins caractéristiques ont permis de réunir ces parlers divers en deux groupes principaux : au Midi la langue d'oc ; au Nord la langue d'oïl, ainsi nommées d'après les termes oc et oïl, qui exprimaient l'affirmation dans les deux régions. Une ligne vaguement menée de Bordeaux à Lussac, de Lussac à Monluçon, de Monluçon au Sud du département de l'Isère, peut être considérée comme une limite entre les deux groupes. Toutefois cette distinction n'a qu'une valeur de convention ; elle n'est réelle que pour les langues littéraires³.

Une appellation constante est celle de « langue d'oc ». Elle est parfaitement établie dans l'Histoire et l'on sait que le poète italien Dante (à cheval sur les XII^e et XIII^e siècles), comme tous ses contemporains fortement marqué par la littérature des troubadours, évoque directement la *lingua d'oco*, l'une des sources de l'appellation ultérieure d'*occitan*. Cette appellation, utilisée à notre époque en alternance avec « occitan », est la source visible du nom de région, le Languedoc. C'est ce qui d'ailleurs pose un problème d'ajustement, comme les appellations suivantes, ce qui fait dire à certains (voir plus bas le point de vue de P. Bec) que l'appellation, bien que moins gênante que celles de limousin et de provençal, n'est pas parfaite pour autant.

Une autre appellation ancienne des langues du Sud a été celle de « limousin » (oc. *lemosin*). On n'entrera pas dans le détail des origines de l'appellation, mais l'une des causes probables du succès ultérieur du mot est le fait que les moines de Saint-Martial (Limoges) aux XI^e et XII^e siècle notamment furent en pointe dans la mise en forme littéraire et juridique du roman naissant. On peut penser par exemple que deux œuvres importantes du XI^e, *L'Évangile de Saint-Jean* et le *Poème sur Boèce*, sont issues de cette mouvance religieuse. On ajoutera que les premiers troubadours connus sont souvent originaires du Nord et du Nord-Ouest des pays de langue d'oc et s'expriment dans une langue longtemps

³ G. Paris & E. Langlois, *Chrestomatie du Moyen Âge*. Hachette, 1917.

marquée par cette origine géographique. L'un de ces traits fréquents est la palatalisation du groupe CA- du latin. Voici par exemple le début magnifique d'un *sirventés* de Bertand de Born (du Périgord, à cheval sur les XII^e et XIII^e), faisant l'éloge de la guerre :

*Be'm platz lo gais temps de pascor,
Que fai fuolhs e flors venir ;
E platz mi, quan auch la baudor
Dels auzels, que fan retentir
Lor chan per lo boschatge ;
E platz mi, quan vei sobre ls pratz
Tendas e pavilhos fermatz ;
Et ai gran alegratge,
Quan vei per champanha renjatz
Chavaliers et chavals armatz.*

J'aime beaucoup le temps heureux du printemps, qui fait venir les feuilles et les fleurs ; et cela me plaît, quand j'entends la joie des oiseaux qui font résonner leur chant à travers le bocage ; et cela me plaît quand je vois tentes et pavillons dressés sur les prés ; et je suis plein d'entrain quand je vois rangés à travers la campagne chevaliers et chevaux armés.

Les troubadours (oc. *trobadors*) avaient conscience d'écrire dans une langue littéraire relativement bien standardisée, en grande partie conventionnelle et intelligible un peu partout (de l'Espagne à l'Italie en passant par les pays de langue d'oc), mais qui renvoyait à une unité culturelle commune à défaut de renvoyer à un pays commun, entre le XI^e et le XIII^e siècles⁴. Eux-mêmes qualifiaient généralement cette langue de « limousin » (ou de « provençal », voir plus bas).

Mais ce « limousin » du Moyen-Age ne doit pas être confondu avec le limousin d'aujourd'hui (dialecte du « nord-occitan »). Cette appellation de « limousin », peut-être plus que celle de « provençal » (voir plus bas), a pourtant fourni les contours d'une identité inter-régionale très forte des terres qui vont du Massif Central à la Catalogne. On peut prendre comme l'un des derniers indices de cette identification unitaire le fait que nombre de catalanistes jusqu'au premier quart du XX^e siècle se diront et se sentiront « limousins » en écrivant catalan, avant l'affirmation contemporaine du catalan en tant que tel par Pompeu Fabra et l'Institut d'Estudis Catalans. C'est ce que fait ici Bonaventura Carles Aribau (1833) :

*En llemosí sonà lo meu primer vagit
Quan del mugró matern la dolça llet bevia ;
En llemosí el Senyor pregava cada dia*

⁴ Pour le corpus des œuvres des troubadours, il faut consulter notamment l'ouvrage essentiel de Martin de Riquer (1975-1992). On peut également se reporter à Robert Lafont & Philippe Gardy (1997).

*E càntics llemosins somniava cada nit*⁵.

C'est en limousin que jaillit mon premier cri, quand je buvais le doux lait du sein maternel ; En limousin je priaï le Seigneur chaque jour, et je rêvais de cantiques limousins chaque nuit.

Une autre des variétés de la langue d'oc, le provençal, a également donné son nom à l'ensemble par un processus d'extension de la dénomination qu'on ne peut plus admettre (comme pour le cas du « limousin ») car il fausse toute bonne taxinomie. Les troubadours ont utilisé régulièrement ce terme, très bien attesté, qui s'applique donc à la koinè littéraire déjà mentionnée et non au dialecte de Provence (bien que différents provençaux participent au mouvement).

Les linguistes du XIX^e ont ensuite parlé régulièrement de « provençal » (ou « ancien provençal ») pour qualifier les textes anciens du gallo-roman méridional⁶, dont notamment les productions des dits troubadours. Mais dans ce « provençal » évoqué au tournant des XIX^e-XX^e siècles, les textes pouvaient aussi bien être d'origine à proprement parler provençale, que d'origine languedocienne, auvergnate etc.

b) Le Félibrige : actes et conséquences

Cette manière de considérer les langues et parlers divers du sud de la France fut en même temps renforcée et affaiblie par l'action du Félibrige (Roumanille, Aubanel etc.) et de Frédéric Mistral tout particulièrement, durant la seconde moitié du XIX^e siècle. Rappelons que le *félibre* est celui qui choisit de créer en langue d'oc et de perpétuer cette langue. Le félibrige est alors la réunion de ces militants de la renaissance moderne.

La force du Félibrige fut de tendre à restaurer la noblesse perdue de la langue d'oc, mais à travers une renaissance littéraire d'abord fondée sur les parlers du bas Rhône. En même temps on semblait conscient que cette renaissance devait s'appuyer sur l'ensemble des parlers de langue d'oc et rejaillir à terme sur eux. Ceci se voit par exemple chez Mistral qui en plus d'être le poète salué et consacré, s'est attaché à une collecte débordant largement de la Provence géographique en nous laissant par exemple un « Trésor du Félibrige », excellent dictionnaire qui est certainement valable au-delà de la Provence.

Mais la faiblesse fut essentiellement de tendre à situer le cœur de la renaissance de la langue romane du sud dans un secteur géographique bien déterminé de la Provence, et de renvoyer presque inévitablement aux autres régions, donc au Languedoc qui nous intéresse ici, une image de région de langue(s) rurale(s) sans assises ou traditions littéraires bien visibles.

⁵ Cité par Germà Colon (1974).

⁶ Pratique normale au début du XX^e siècle. Par exemple, E. Bourciez (1910-1967) regroupe l'ancien français et le provençal dans un même chapitre.

c) *Le dernier axe* est celui de la théorie « occitane ». Il concerne de plus près encore la région observée.

On repart de l'axe précédent. Le Félibrige, en plus de toucher naturellement des provençaux, a compté dans ses rangs de nombreux languedociens. Au tournant des XIX^e et XX^e siècles, l'élite régionaliste semble voir effectivement le Félibrige comme la seule infrastructure solide de restauration de la langue d'oc. Des écrivains de premier plan comme Prosper Estieu (1860-1939) ou Antonin Perbosc (1861-1944) débute et se confirment dans le cadre ou au voisinage de ce mouvement. De cet esprit et de cette perception de la Renaissance qu'il faut savoir resituer en la replaçant dans son époque, témoigne un catalan, Joan Amades (1907) qui, après une visite faite à Mistral (chap. 3, « Le poète de Provence, Frédéric Mistral », pp. 91-92), établit un parallèle entre F. Mistral et J. Verdaguer, poète catalan :

Mistral et Verdaguer ! Voilà deux noms qui resteront attachés pour toujours l'un à l'autre. Si le poète catalan fut d'une nature plus rêveuse et comme plus concentrée, et si le poète provençal semble plus débordant de passion humaine, ces deux âmes communient pourtant dans la même foi, dans le même enthousiasme poétique, comme la terre catalane, un peu âpre et rebelle par endroits, et la terre provençale, souvent plus généreuse et plus féconde, tressaillent toutes deux sous les mêmes rayons de soleil et se laissent baigner mollement par la même mer bleue aux flots sonores. La Provence et la Catalogne, n'est-ce pas au fond le même pays sous des aspects différents ? et ces deux poètes ne chantent-ils pas dans les dialectes de la même langue ?

Mais les failles déjà signalées (préférences ou options « provençalisantes » de la langue félibréenne, « ruralisation » indirecte du languedocien proprement dit etc.) sont à la source d'une prise de conscience et de revirements qui vont converger vers la production de la théorie occitane. L'Escola Occitana est fondée en 1919, l'Institut d'Etudes Occitanes le sera en 1945.

Je n'insisterai pas trop ici sur les aspects polémiques que cette théorie et cette école peuvent présenter. Sans les édulcorer toutefois, car à mon sens, différentes difficultés actuelles de l'occitan-languedocien peuvent être raisonnablement rapportées à cette ambiance polémique. Notamment il faut bien dire que la pente théorique un peu trop simpliste qui a conduit à poser le monde occitan comme un monde colonisé, exploité et mis en pièces par la France depuis la bataille de Muret (où furent défaits aux XIII^e siècle occitans et catalano-aragonais coalisés) recueille certainement plus d'adversaires que de partisans sur le terrain. L'adhésion trop faible des locuteurs réels contemporains de l'occitan-languedocien à un projet de normalisation qui fonctionne maintenant depuis plusieurs dizaines d'années, devrait sans doute alerter sur le fait que les méthodes d'illustration de l'occitan n'ont pas été des plus convaincantes.

Disons simplement et objectivement, sur un plan strictement linguistique, que la théorie « occitane » s'est élaborée en réaction aux deux axes précédents. Dans l'ordre, c'est une théorie qui rejette d'abord en grande partie l'action

mistralienne, et l'on comprend partiellement pourquoi : amphibologie de l'appellation « provençal », focalisation de la langue d'oc sur une partie de la Provence etc. A un autre niveau, la théorie réagit aussi à l'option romanistique centralisatrice qu'expriment assez bien les propos de Gaston Paris, cité plus haut. Une telle option tendant à étouffer l'originalité en même temps typologique et politique de la langue d'oc, c'est à ce genre de menaces qu'a répondu globalement la théorie occitane, notamment sous la version *occitano-romane* illustrée par Pierre Bec. Je rappellerai en quelques mots pourquoi cette théorie relativement récente est capitale pour notre région d'étude.

Après avoir déclaré les appellations *provençal* et *langue d'oc* non satisfaisantes l'une et l'autre (car ambiguës), Pierre Bec défend en ces termes l'appellation d'occitan :

C'est pour cela que le terme plus adéquat d'« occitan » pour désigner l'ensemble des parlers méridionaux, se répand de plus en plus : les noms des différents dialectes subsistent ainsi avec leurs sens précis. C'est d'ailleurs l'administration royale elle-même qui, dès le XIV^e siècle, l'a consacré en reconnaissant à tous les fiefs méridionaux une spécificité qui en faisait un monde à part dans le Royaume. On parla donc de « lingua occitana », de « patria », de « respublica occitana », de « patria linguæ occitanae », comme on parlait d'« Occitania », opposant ainsi la « lingua occitana » à la « lingua gallica » qui désignait le français⁷.

D'après Pierre Bec existe un ensemble qui dépasse de beaucoup les « fiefs méridionaux » dont lui-même nous entretient plus haut. Cet ensemble amène à regrouper dans un nouveau taxon roman les variétés géographiques (et historiques) de l'occitan d'une part, et le catalan d'autre part. L'un des points de vue de Pierre Bec nous ramène à la question de ce qu'il appelle l'*occitan moyen*. Pierre Bec écrit ainsi :

Il est difficile en outre de séparer le catalan de l'occitan si l'on n'accorde pas le même sort au gascon qui, nous venons de le voir, présente une originalité vraiment remarquable. Il semblerait même que le catalan (littéraire du moins) soit plus directement accessible à un Occitan moyen que certains parlers gascons comme ceux des Landes ou des Pyrénées. [...] Le plus simple serait peut-être d'admettre un ensemble occitano-roman, intermédiaire entre le gallo-roman proprement dit et l'ibéro-roman, ensemble qui comprendrait donc, comme nous venons de le montrer : l'occitan méridional⁸, le nord-occitan, le gascon et le catalan.

Il est impossible d'entrer dans le détail des implications diverses de ce discours. Mais on doit observer en priorité que cette théorie fait à nouveau basculer le centre de gravité de la Méditerranée romane française en brisant une

⁷ P. Bec, ouvrage cité, p. 66-67.

⁸ Auquel appartient le languedocien, la variété la plus méridionale, au contact direct du catalan (note de l'auteur).

frontière politique majeure et en plaçant *de facto* le languedocien au centre de cette constellation linguistique. Les propos de Bec sont soutenus par une argumentation dialectologique solide, mais on ne peut manquer de souligner aussi que cette réflexion est à peu près indissociable du mouvement de normalisation de l'occitan à travers les parlers languedociens, une thématique qui charpente les travaux de Louis Alibert, grande figure de la Renaissance occitane, spécialiste de l'Aude, auteur notamment d'une *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians* avant la seconde guerre mondiale (1935) et d'un *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlers languedociens* (Toulouse, Institut d'Etudes Occitanes, 1966). Une normalisation qui par définition a tendu à toucher l'ensemble d'oc (sans y parvenir complètement) en s'inspirant à maints égards (et en s'en démarquant aussi) de la dynamique de normalisation catalane au sein de l'Institut d'Estudis Catalans de Barcelone, déjà mentionné.

On verra plus bas réapparaître cette proximité naturelle entre languedocien et catalan, qu'une histoire commune originelle dans l'Est pyrénéen a fondé et que les aléas ultérieurs ont tantôt affaibli, tantôt renforcé. Nul doute qu'elle est aujourd'hui encore une source bivalente de renforcement de l'identité occitano-languedocienne mais aussi de minoration de celle-ci.

Le lecteur qui aura supporté le déroulé des trois axes, à défaut d'y voir très clair, comprendra certainement qu'au sud de la France la question de la langue, des langues et de leurs appellations est très envenimée et qu'il apparaît bien difficile de porter des jugements sur un terrain en même temps si décousu dans les faits et parfois violent dans les discours et les positionnements.

Pour le Languedoc, qui a produit tant de troubadours, qui a vu ensuite sa langue minorée plusieurs siècles durant, dangereusement ramenée à un conglomérat de patois, le Félibrige fut une première sortie, incomplète peut-être et devant, à ce titre, être dépassée. L'option occitane est-elle parvenue à ce dépassement positif ? Certains signes laissent à penser que oui (progression de l'appellation, progression des effectifs scolarisés etc.). Mais d'autres montrent que non, malheureusement sur des nœuds fondamentaux. De très loin le plus important est que les dernières générations vivant encore (au moins en partie) dans cette langue n'ont pas adhéré aux réformes et préfèrent même le plus souvent ne pas en entendre parler. Ne transmettant plus le languedocien (ou de manière fragmentaire et caricaturale) à leurs successeurs, elles s'éteignent sous nos yeux et emportent la langue vivante avec eux. Si la situation était préoccupante dans les années 1960-70, quand la revendication occitane se diffusa, elle est aujourd'hui incontestablement très grave, en dépit des satisfecit qu'on peut entendre ici et là.

3-Eléments de typologie de l'occitan-languedocien

Pour spécifier les grandes lignes de la typologie de la langue observée, je partirai d'un court extrait de texte de Charles Mouly. Dans les *Foutraldos de Minjocebos* étaient mis en scène les personnages de Catinou et Jacouti. Sous forme de chroniques dans la presse régionale (*La République* et *La Dépêche du Midi*), également diffusés par la radio et le théâtre, ces textes ont paru notamment

depuis la fin de la II^e guerre mondiale⁹. Ils accompagnent une époque où le languedocien, comme différentes langues régionales de France, régressait vite dans une ville dont les structures spatiales et les articulations sociologiques subissaient à cette époque (et subissent depuis) de profondes mutations. Ces mutations qui se sont singulièrement accrues ces dernières années ont rejeté l'occitan toulousain vers les campagnes voisines et dans la mémoire des vieux. Il s'agit d'une langue qui certes s'aligne souvent sur le français, prend différentes libertés avec une norme rigide, car elle se veut une langue vivante, du dialogue et de l'humour. Mais peut-être est-ce pour cela que les textes de ce genre ont touché ceux qui comprenaient et utilisaient l'occitan, ou ceux qui s'inquiétaient d'une modernisation fulgurante de l'agglomération toulousaine dans la deuxième partie du XX^e siècle.

La version originale est suivie dans l'ordre de versions en languedocien standardisé, en provençal et en catalan, puis de la traduction-adaptation en français.

Version originale (texte 1)

La vido es taloment plasento dins las grandos vilos empudicinados, plenos de bruch e de rebouge, que forço vilatous raivon d'anar viure a la campanha. Per poudè respirar de bon aire, estre tranquilles, poudè anar e venir sans riscar de montar sus artelhs de qualqu'un a cada pas. Alabes per se passar aquelo enveja cercon a croumpar¹⁰ de vièlhs oustals, amagats dins lous bosques. E mai soun vièlhs, mai soun luènh de tout, mai soun countents.

Version standardisée (écrit plus soutenu, texte 2)

La vida es tament plasenta dins las grandas vilas empudisinadas, plenas de bruch e de reboge, que força vilandresses somian d'anar viure a la campanha. Per poder respirar de bon aire, estar tranquils, poder anar e venir sans riscar de montar sus los artelhs de qualqu'un a cada pas. Alavetz per se pasar l'enveja cercon a comprar de vièlhs ostals, amagats dins los bosques. E mai son vièlhs, mai son luènh de tot, mai son contents.

Provençal (texte 3)¹¹

La vido es talamen plasènto dins lei gràndei vilo empouionado, pleno de bru e de chafaret, que fouaço gènt de la vilo pantaion d'ana vièure à la campagno. Pèr pousqué respira de bouon èr, èstre tranquile, pousqué camina sènso risca de trepa sus leis artèu de quaucun à cado pas. Pèr si puei satisfà 'quelo envejo, cercon

⁹ Charles Mouly, *Catinou et Jacouti : Foutralados de Minjacebos*. Loubatières, collection Poche, 1996.

¹⁰ Métathèse de [r] pour *coumprar* ou *comprar*, également attestée en provençal.

¹¹ Le texte en provençal, donné à titre indicatif, est une traduction-adaptation proposée par Philippe Blanchet, à ma demande. Il est significatif que le texte proposé par mon collègue soit accompagné de notes précisant qu'en tel ou tel endroit, on dirait plutôt ceci ou cela, ce qui montre bien que la mise en pratique de la langue d'oc passe par des canaux qui font largement l'identité propre de l'un ou l'autre des idiomes d'oc. Ici, comme dans le cas de langues étrangères qu'il faut traduire, on remarque donc que la traduction au mot à mot est difficile. Cette réserve faite, j'ai choisi la version la plus proche du texte de Charles Mouly.

de si croumpa de vièis oustau, amaga dins lei bouas. E au mai soun vièi, au mai soun lun de tout, au mai soun countènt.

Version catalane

La vida és tan plaent dins les grans ciutats (viles) empudentides, plenes de soroll i de tumult, que força ciutadans somien d'anar viure a la campanya. Per poder respirar bon aire, estar tranquils, poder anar i venir sens arriscar de muntar sobre els artells de algu per cada pas. Llavors per passar-se aquesta enveja, cerquen a comprar cases velles, amagades dins els (los)¹² boscos. I més són velles, més són lluny de tot, més són contents.

Français

La vie est tellement plaisante dans les grandes villes empuanties, pleines de bruit et de tumulte, que de nombreux citadins rêvent d'aller vivre à la campagne. Pour pouvoir respirer du bon air, être tranquilles, pouvoir aller et venir sans risquer de monter sur les orteils de quelqu'un à chaque pas. Alors pour (se) faire passer cette envie ils cherchent à acheter de vieilles maisons, cachées dans les bois. Et plus elles sont vieilles, plus elles sont loin de tout, plus ils sont contents.

Caractérisation rapide du languedocien

Que l'on considère la version initiale de Charles Mouly, celle de languedocien soutenu à travers l'occitan, celle du provençal enfin, on peut rapidement observer qu'un certain nombre de traits attestent d'une grande homogénéité de la langue d'oc. Ce qu'on peut dire du languedocien est le plus souvent valable pour le provençal et d'autres variétés géographiques du groupe, et même du catalan, ce qui accrédite le point de vue de Pierre Bec (voir plus haut). Dans d'autres cas le languedocien semble présenter des traits propres, ce qu'il est en fait difficile de préciser avec un texte si court. Je retiendrai quelques axes successifs pour cette caractérisation rapide, exercice qui ne peut atteindre un niveau trop détaillé, on le comprend bien.

Dans nos exemples, les voyelles toniques, lorsqu'elles sont notées, le sont au moyen d'un trait souscrit.

a) Typologie phonétique, syllabique et prosodique

Un conservatisme certain s'impose quand on considère la langue d'oc dans son ensemble, et le catalan. Nombre de formes peuvent être rapprochées facilement des étymons latins, établissant ainsi une continuité diachronique qui saute aux yeux dans la plupart des cas. Voir par exemple VĪTA > *vido* (1,3), *vida* (2,4), INVĪDIA > *envejo* (1,3), *enveja* (2,4).

L'organisation syllabique reste proche encore du latin vulgaire ce que l'on voit dans les exemples précédents. Ce trait sépare fondamentalement la langue d'oc du gallo-roman septentrional et du français, où une déperdition phonétique et

¹² La forme *els* est celle du standard actuel (catalan « central »). La forme *los* (<ILLOS) est en catalan soit une variante historiquement archaïque (Moyen-Age), soit la variante propre à la Catalogne septentrionale, essentiellement en territoire français. Ce trait rapproche évidemment le catalan de France du languedocien et plus largement de la langue d'oc.

syllabique a multiplié les monosyllabes (quand on part de disyllabes) ou les disyllabes (quand on part de mots de trois syllabes). Observer ces mots et prononciations françaises pour : *vie* (1 syll.), *plaisante* (2 syll.), *pleines* (1 syll.), *campagne* (2 syll.)¹³ etc.

Du coup, le schéma prosodique est également conservateur, avec des pénultièmes toniques fréquentes (*pl_{as}ento*, *pl_{en}os*, *ca_{do}*, *cam_{pan}ho*). Ce trait communique une rythmique qui rapproche évidemment de l'ensemble ibéro-roman, qui surtout éloigne immédiatement du gallo-roman et du français. Comme il y a par ailleurs également des séries entières de mots accentués sur la finale (*vilatous*, *anar*, *amagats*), ce que la diachronie permet d'expliquer, il en résulte un phénomène assez régulier d'alternance qui confère aux différentes variétés d'oc et au catalan leur caractère « chantant », et qui passe évidemment dans les français régionaux de la Méditerranée française.

Différents traits actualisés dans le texte permettent en outre de broser rapidement la typologie phonétique du languedocien. On peut indiquer en bref : la réalisation [o] de la finale atone (*aquelo*, *forço*) ; la solidité des diphtongues originelles (*aire*) ; la réalisation [u] des [o] fermés, qui touche également le catalan de France : *pouder* (pour *poder*, texte 2), *boun* (pour *bon*, texte 2) ; la réalisation [β] du graphème (v), comme *alabes* (texte 1) pour *alavetz* (texte 2), *vilatous*, *vièlhs* etc. autre phénomène prolongé en ibéro-roman ; la solidité des consonnes finales qui se prononcent, contrairement au provençal : *amagats*, *countents* (texte 1), *amaga*, *countent* (texte 3), le -r final faisant exception (*anar* [ana], *mountar* [munta]) ; la métathèse fréquente de [r], type *croumpar*.

b) Structures morpho-syntaxiques

Toutes les variétés que l'on compare ici rapidement sont des langues romanes. Il est donc relativement normal qu'elles partagent un patrimoine morphologique et des ordres que l'on peut ainsi qualifier de romans.

Il faut surtout remarquer qu'existe un parallélisme saisissant avec l'organisation morpho-syntaxique d'ensemble du français. Dans la plupart des cas en effet la segmentation du languedocien (texte 1 comme texte 2) est aussi celle du français, la traduction peut se faire au mot par mot.

On pourrait en arriver à singulariser le languedocien (la langue d'oc et le catalan), sur la seule base de sélections diachroniques et typologiques spécifiques comme par exemple : *forço* (1), *fouaço* (3), *força* (2,4) (tous issus de *FORTIA) et que le français a perdu depuis la période classique (type *force gens* = *beaucoup de gens*) ; ou *mai* (< MAGIS) plutôt que *plus*, bien que ce dernier existe aussi en occitan ; ou bien *alabes*, *alavetz* (< AD ILLAM VICEM) ou encore *aquelo* qui se retrouve en catalan et plus loin en espagnol (< *ACCU-ILLA) ; comme aussi la conjugaison directe du verbe sans clitique, traits de la langue d'oc, du catalan mais aussi de l'ibéro-roman : *cercon a croumpar* = *ils cherchent à acheter*, *mai soun countents* = *plus ils sont contents*.

Il faudrait encore ajouter à cette petite liste des combinaisons monématisées et des suffixes spécifiques (*vilatous* = *vilatons*, *vilandresses*), la langue d'oc et le

¹³ On compte bien sûr les syllabes orales.

languedocien (comme le catalan) ayant conservé une gamme importante de suffixes, notamment expressifs ou péjoratifs.

Mais il faut bien admettre que cette typologie morpho-syntaxique, même en l'affinant, ne procure pas semble-t-il suffisamment de discrétion au languedocien. J'insiste sur ce point car il est probable qu'il a des retombées importantes sur la survie même de la langue. Les normalisateurs de l'occitan ne s'y sont pas trompés, qui dans leurs listes morphologiques donnent bien souvent pour ne pas dire toujours la préférence à la forme la plus éloignée du français (type *mai, plus*)¹⁴. Même l'emploi du partitif, qu'ignore le catalan, rapproche encore l'occitan du français (*de boun aire, de vièilhs oustals*).

Ces remarques nous amènent à rejoindre une observation que font à peu près tous ceux qui découvrent l'occitan pour la première fois sur le terrain sans être linguistes. Une idée régulièrement exprimée (et elle perdure depuis les remarques de Racine au XVII^e siècle¹⁵) est que cette langue est très proche du français dans son macro-système, à la réserve près de la structure des mots, qui présentent un aspect rocailleux (dans le sud surtout, Aude, Ariège) évoquant effectivement alors une langue comme l'espagnol. D'où l'idée fréquente, justement, que l'on pourrait obtenir de l'occitan en traduisant segment par segment le français, en l'enveloppant dans une structure phonétique occitane, en choisissant des mots typiques etc.

Si le linguiste typologiste n'est pas enclin à partager cette opinion triviale trop simpliste, en revanche le sociolinguiste doit la considérer sans mépris. Il me semble en effet que cette difficile autonomie de l'occitan-languedocien parlé facilite le jugement établi chez une majorité de languedociens que leur langue est du *patois*, voire même peut-être chez certains une sorte de « mauvais français » du sud. Ou, à l'envers, pour que cette langue démontre à ses propres locuteurs qu'elle n'est pas du patois, il faudrait qu'elle aligne des structures foncièrement différentes, et pas seulement des mots différents et des prononciations différentes ! Comme d'autre part cette langue *locale* (c'est ainsi que la voient ses locuteurs) ne s'écrit traditionnellement pas, alors que le français est pour sa part la langue normée par excellence, de l'écrit et de l'école, tous les ingrédients sont parfaitement réunis pour que l'occitan-languedocien soit constamment inférieurisé, et de manière pratiquement insoluble.

J'ajouterai que la simple observation de la manière dont on parle au Languedoc illustre bien souvent cette réalité. Nombre de locuteurs par exemple semblent croire de bonne foi qu'ils savent parler occitan dès lors qu'ils utilisent des mots « du cru » ou des mini-séquences d'allure occitane. La multiplication ces dernières années de livres par ailleurs intéressants consacrés aux « expressions occitanes » est sans doute encore une preuve de cette difficulté rédhitoire à

¹⁴ Outre les travaux de Louis Alibert, cités plus haut, voir par exemple Josèp Salvat (1978) où cette volonté se remarque bien souvent.

¹⁵ Racine, *Lettre à La Fontaine* (1661). Dans cette lettre, Racine, qui se sent complètement exilé à Uzès dans le Gard, déclare « Néanmoins je commence à m'apercevoir que c'est un langage mêlé d'espagnol et d'italien ; et comme j'entends assez bien ces deux langues, j'y ai quelquefois recours pour entendre les autres et pour me faire entendre. »

affirmer la langue dans l'espace public. Je citerai par exemple, mais sans péjoration aucune, le récent *Dictionnaire de Bernard Vavassori* (2002).

c) *Lexique*

L'autonomie que n'affirme pas suffisamment la morpho-syntaxe, est assurée en grosse partie par le lexique (combiné bien entendu aux prononciations languedociennes).

Bien sûr, toute une série de formes (*taloment, grandos, plenos* etc.) ne manquent de rappeler le problème déjà évoqué. On a toujours l'impression que le français n'est jamais bien loin, même si le mot est authentiquement occitan-languedocien. Parfois même on est en présence d'un véritable transfert : ainsi *raïvon* au lieu de *somian* (texte 2).

Mais il y a les structures languedociennes, occitano-catalanes qui compensent : *empudicinados, rebouge, amar, viure, cado, alabes, oustals, amagats* etc. Certaines ont un véritable pedigree occitano-roman (dans la terminologie de Bec). Voir par exemple le verbe *amagar* (du gothique MAGAN) ou *oustal* (du latin HOSPITALEM), très régionaux et emblématiques.

En revanche, certaines lexies très marquées « sud » tendent à retourner l'argumentation. Si un défaut consiste (on l'a vu) à rapprocher presque automatiquement l'occitan-languedocien du nord et du français, un autre consiste parfois à faire la même chose mais en direction du sud et de l'espagnol (et du catalan bien sûr). Voir *aquelo* (texte 1), *aquela* (texte 2) face à esp. *aquella*, ou *croumpar* (texte 1), *comprar* (texte 2) face à esp. *comprar*.

Ces remarques typologiques montrent une fois encore à quel point le statut sociolinguistique de l'occitan-languedocien est empoisonné par le voisinage immédiat du français, et le voisinage à peine plus lointain de l'espagnol. De telle sorte que tout se passe aujourd'hui encore comme si l'occitan-languedocien était constamment (et de longue date) sous la contrainte psychologique et sociolinguistique de ces deux grands pôles nationaux.

d) *Sur le catalan*

Si une langue semble en bonne partie affranchie de ces contraintes par les langues d'Etat, c'est bien le catalan. Deux raisons essentielles m'amènent à en dire quelques mots.

Il y a d'abord cette continuité très nette entre languedocien et catalan. Dans la plupart des cas, il ne faut pas être grand clerc pour mesurer cette proximité. Seuls des occitanistes ou des catalanistes forcenés parviennent à imaginer qu'une ligne Maginot traverse les Corbières et les Pyrénées-Orientales. En outre, on oublie tout simplement que le catalan, historiquement développé au Moyen-Âge quelque part dans les parages de la Cerdagne, de la haute vallée de l'Aude ou des confins du Fenouillèdes, est un parent direct, extrêmement proche du languedocien, ensuite transporté et modifié en se déplaçant vers le sud.

De cette origine typologique commune, à peine masquée par des traits que nous mentionnons ci-après, découle une seconde raison de considérer le catalan. L'occitan-languedocien (la deuxième partie le confirmera) est comme coincé dans une nasse, écrasé par le français et semble-t-il sans défense sérieuse devant lui.

L'ascension catalane, si elle se confirme (mais voir aussi le « coup de frein » d'Aracil), pourrait lui procurer l'espace de liberté qui lui manque, la chance de se reproduire, par exemple à travers la mise en place d'un diasystème catalano-languedocien qui pourrait devenir à moyen-terme un pôle régional majeur de l'Europe actuelle. Mais sans doute n'en est-on pas encore là, ce qui n'interdit pas les projections.

Le catalan peut être sommairement caractérisé par rapport à la langue d'oc et au languedocien en particulier. Voici quelques traits saillants du catalan standard, sachant que le catalan de France développe différents traits qui le rapprochent encore du languedocien.

Réalisation [ð] du –a final atone, réalisé [o] en languedocien, type [βidð].

Conservation du [u] latin, type *tumult* [tumult], contre [y] en lang. : *sus* [syz].

Chute du -z- intervocalique issu de [k] intervocalique : type PLACENT(A)> *plaent*, contre *plasento* en languedocien.

Structure syntaxique des pronominaux inversée par rapport au languedocien, rapprochant de l'ibéro-roman, type *passar-se*, où la langue d'oc développe un ordre de type gallo-roman : *se passar*. Il faut d'ailleurs souligner que la précession du pronom est également normale en Catalogne française.

Spécialisations morpho-syntaxiques partagées avec l'ibéro-roman : *algu* (< *ALIQUUNU, esp. *alguno*, port. *alguem*), où la langue d'oc cadre plutôt avec le gallo-roman et le français (*qualqu'un*, *quacun*).

Choix lexicaux partagés avec l'ibéro-roman : *ciutat* (< CIVITATE, esp. *ciudad*, port. *cidade*), *casa* (< CASA, cf. esp. *casa*, port. *casa*), ou propres au catalan : *soroll*.

Cette section consacrée à une typologie minimale de l'occitan-languedocien fait apparaître deux grands axes de réflexion qu'il nous faut retenir.

Le premier est que cette variété de la langue d'oc est logiquement l'une des plus conservatrices du domaine d'oc. Cette spécificité conservatrice romane de la variété en question peut expliquer en partie que cette langue ait été retenue par certains comme « centre » du domaine d'oc. Centre historique mais aussi centre géographique entre les extrêmes de la Provence, de l'Auvergne ou de la Gascogne.

Le deuxième, par lequel nous avons fini, est le caractère de « pont » du languedocien. Pont entre le gallo-roman et l'ibéro-roman, ce qui permet de comprendre beaucoup de choses dans sa minoration. Mais aussi pont vers la Catalogne et l'un des centres possibles d'une unité méditerranéenne dans le Golfe du Lion.

Si la langue ne disparaît pas entre temps.

DEUXIÈME PARTIE OU EN EST L'OCCITAN-LANGUEDOCIEN ET OÙ VA-T-IL ?

1-Tableau de l'occitan-languedocien à la fin du XX^e siècle

L'enquête de 1991 ici utilisée n'est pas exempte de défauts, du moins sous ses formes publiées. L'un des plus importants de mon point de vue est que ce genre d'enquête ne semble prévoir que très peu et très mal la diversité des situations locales : géographiques, économiques, et culturelles. Comme l'observe Philippe Martel dans l'avant-propos du livre de Etienne Hammel et Philippe Gardy, *L'occitan en Languedoc-Roussillon*, il est évident qu'on ne parle pas occitan à Montpellier (quand on le parle) comme on le parle à Nasbinals (Aubrac). Et cela, très malheureusement, est presque automatiquement gommé par le protocole d'organisation de l'enquête. Il y a bien effectivement des « conservatoires » de l'occitan, et je me baserai souvent sur ma connaissance personnelle de l'un de ceux-ci (les Corbières orientales et les Hautes Corbières) pour apprécier les résultats du sondage, les exploiter et les critiquer.

On doit également préciser que pour être correctement exploitables, il eût fallu pouvoir croiser les réponses 3 à 58 (classification, opinions, jugements) à l'identification régionale (Q.1 et 2) et sociale (Q.59 et suiv.) des sondés. N'ayant pas disposé pour ma part des instruments nécessaires pour cela, je me borne à retirer de grandes lignes utiles à notre propos, en me référant en cas de besoin aux analyses des auteurs qui ont semble-t-il pu procéder à un examen détaillé des réponses.

Toutefois, avec les réserves que je viens d'indiquer et bien que je ne déroule pas la totalité de mes commentaires, on verra qu'avec ce type d'enquête on se retrouve régulièrement placé en situation d'ambiguïté, quand on ne frise pas tout simplement la caricature : voir par exemple mon appréciation de la question 13.

Par commodité j'ai défini quatre postes qui me paraissent rassembler les types d'information que fournit l'enquête, informations utiles pour notre objet. L'enquête s'organisant en emboîtements, le nombre de sondés n'est pas toujours le même suivant les questions, et c'est encore une difficulté. C'est pourquoi je précise au début de chaque poste ou de chaque question la variabilité numérique du nombre de réponses pour les lecteurs très attentifs que cela intéresserait. Je fais apparaître la plupart de mes commentaires les plus personnels en retrait et entre crochets.

Ceux qui voudraient consulter les résultats originaux peuvent enfin s'adresser à l'Institut Média Pluriel Méditerranée ou au Conseil Régional du Languedoc-Roussillon qui avait commandé l'enquête. Il est à noter que le même institut a réalisé une nouvelle enquête du même type en 1997. Henri Boyer (2002), qui en dit quelques mots, laisse entendre (en critiquant la méthode et les conclusions) que cette enquête révélerait un accroissement supplémentaire et spectaculaire de l'érosion. L'une des causes serait que la nouvelle enquête intègre les opinions des jeunes (15-17 ans), lesquels sont très peu « occitanisés ». Et c'est bien là le problème, j'y reviendrai.

Identification de la langue (poste 1)

Questions 3 à 8

Q.3 (1626). Mis à part le français, y a-t-il d'autres langues parlées en Languedoc-Roussillon ?

Les réponses ont été déjà brièvement présentées dans l'avertissement. La réponse est avant tout le *patois* (36%), ce qui renvoie vraisemblablement à la perception d'un idiome extrêmement local, d'usages triviaux (paysans), limités, résiduels, en tout cas quelque chose qu'on a visiblement du mal à qualifier de langue. Quelque chose que l'on ne saurait vraiment comparer d'une part au français, mais aussi à différentes langues présentes ici, certes étrangères, mais méritant l'appellation de langue aux yeux des sondés : langues latines (espagnol, italien), arabe etc. (environ 20% des citations).

L'appellation *langue d'oc* est nettement moins utilisée (4%), ainsi que celle de *languedocien*, comme nous l'avons déjà dit (2%). Plus énigmatique est celle de *provençal* (4%). Mais en l'absence de détail il est vraisemblable qu'il doit s'agir d'appellations recueillies dans le Gard (voisin immédiat de la Provence), ou (mais seulement peut-être) de positionnements de type félibréen, ce qu'il faudrait pouvoir vérifier, mais qui semble peu probable. Cette remarque fera sans doute comprendre immédiatement l'incertitude qui pèse sur de telles réponses.

[Il est intéressant d'observer que moins d'une dizaine d'individus se réfèrent à une dénomination explicitement localisante ou régionalisante (type : *Cévenol*, *Audois*, *Sétois* etc.). Dans un premier temps ce phénomène pourrait être apprécié positivement : on négligerait en quelque sorte la variation locale ou régionale pour se déplacer vers le centre de la langue (Langue d'oc, occitan). Mais je crois plutôt qu'il s'agit d'un signe de désagrégation du tissu fondamental, qu'il faut relier à l'importante citation corrélatrice de l'appellatif « patois ». On ne nommerait pas la langue locale, car on ne peut ou on ne veut la nommer, ce qui revient à lui ôter ses caractères principaux de langue. En quelque sorte serait exprimée par ce biais la polarisation extrême entre l'unité théorique au centre et la négation de l'idée de langue et de communauté qu'inspire le « patois ».]

Enfin l'appellation *occitan* est relativement fréquente (19%), ce qui montre bien, comme je l'ai écrit dans la première partie, que le militantisme « occitaniste » a porté ses fruits¹⁶. Même si l'on ne sait pas toujours ce que recouvre exactement cette appellation, on l'utilise aujourd'hui assez régulièrement.

Q.4 (225). Y a-t-il en Languedoc-Roussillon des patois et des dialectes ?

Les réponses confirment et précisent ce qui précède. 56% pour *patois-dialecte*, 14% pour *occitan*. Moins de 5% (au total) pour *provençal*, *languedocien*, *langue d'oc*. Plutôt négatif pour la langue régionale le fait qu'environ 20 à 25% de

¹⁶ Ici et par la suite, je négligerai les réponses relatives au catalan, qui est naturellement cité dans les réponses mais ne nous concerne pas directement dans cette partie de l'article.

sondés ne donnent pas de réponse, c'est-à-dire en fait ne voient sans doute pas (ou ne voient plus) la langue régionale, l'éliminent donc *de facto* du paysage linguistique. Remarquer que seulement 5% ne répondaient pas à la question précédente.

Q.5 (993). Et ici, au lieu d'enquête, y a-t-il un parler local ?

Patois (44%), dialecte (2%), Languedocien (2%), Langue d'oc (3%), Provençal (2%), Occitan (9%). 28% déclarent que non. Cette dernière donnée confirme bien sûr et amplifie la dernière observation relative à la question 4. Est à nouveau soulignée l'évanescence de l'occitan, en priorité sans doute dans les zones urbaines où on ne le voit plus, où l'on commence même à oublier son existence. On observera aussi un effet d'écrasement de l'appellation « occitan ». Encore une fois, ceci semble souligner de manière générale la difficulté qu'éprouvent les sondés à faire d'un idiome (qu'ils voient comme local et diminué) une langue unie et clairement perceptible.

Q.6 (939). Les différents parlers locaux [des questions précédentes]...font-ils partie d'une même famille ?

68% de oui et 21% de non (ne se prononcent pas : 10%). Dans leur majorité les sondés semblent donc percevoir l'unité des parlers du Languedoc, bien qu'on ne puisse savoir à quel niveau exactement. Pourtant le score est loin d'être écrasant et il est préoccupant qu'1/5^e de la population voit la rupture plus que la convergence. Attitude qu'il faut rapprocher d'une impression diffuse de brisure entre les *patois*.

Q.7 (642). Cette famille, vous l'appelleriez plutôt ?

Occitan (39%), Langue d'oc (22%), Languedocien (19%), Provençal (12%).

Quand il faut trouver un vocable de regroupement, on voit à nouveau que celui d'*occitan* est assez bien entré dans le discours collectif, mais talonné par *langue d'oc* (point de vue plutôt historique-typologique) et *languedocien* (point de vue régional). Comme pour la question 3, il serait bien entendu intéressant de savoir qui évoque le *provençal*, et comment. Car en principe ces 12% peuvent avoir deux significations : soit on raisonne en félibre, soit on appartient au Languedoc nord-oriental et l'on perçoit nettement un rattachement typologique possible à la langue d'oc orientale, donc à la Provence, soit peut-être les deux en même temps.

D'autres sections du questionnaire (questions 25, 26) semblent montrer que la variation intra-régionale (variétés ou *patois*, *catalan*) n'est pas vue comme un véritable obstacle, c'est donc bien l'idée d'une famille régionale qui domine. Environ 70% de locuteurs occitans disent en effet avoir l'occasion d'entendre d'autres variétés et les comprendre.

[Cette section montre bien les difficultés d'identification et d'unification de l'occitan- languedocien. En somme, toutes les appellations à propension unificatrice, quelle que soit leur origine (*langue d'oc*, *provençal* ou *occitan*) ne parviennent qu'à couvrir une partie seulement de l'espace langagier du Languedoc. Tout se passe en fait comme si les théories du « rassemblement » produites depuis le XIX^e siècle (voir première partie) ne parvenaient justement plus à rassembler la langue, les hésitations dans la

taxinomie prouvant que les locuteurs semblent bien trop collés à leurs pratiques (regard focalisé, peu valorisant) et n'ont que très peu d'éléments pour porter un regard d'ensemble. Comme par ailleurs l'occitan-languedocien est perçu massivement comme un patois et donc pas comme une langue d'une pièce, le tableau global est au final celui d'une langue fragmentée, qui semble avoir perdu l'essentiel de son unité, si on admet qu'elle ait pu en avoir une par le passé.]

Pratiques de la langue et jugements (poste 2)

Questions 9 à 34. Q.9 à 11 : 939. Q.12 : 690. Q.13 : 268. Q.14 : 404. Q.15 : 490. Q.16 : 249. Q.17 : 252. Q.18 : 268. Q.19-20 : 209. Q.21 : 54. Q.22 : 268. Q.23 : 324. Q.24-25 : 690. Q.26 : 498. Q.27 : 251. Q.28 : 253. Q.29 : 939. Q.30 : 1010. Q.31 : 969. Q.32 : 960. Q.33-34 : 939.

Toutes les questions et réponses ne méritent pas d'être reprises dans le détail. En voici pourtant quelques échantillons.

Q.9. Aujourd'hui, pensez-vous que la pratique de la langue occitane – diminue, -augmente ?

Pour 66% elle diminue et pour 13% elle augmente. Pour 16% elle est stable. Une question similaire est posée un peu plus loin, la question 22 (268), posée à des locuteurs de l'occitan, mais au sujet de leur propre pratique occitane. Ils estiment alors que leur pratique personnelle diminue pour seulement 43%, et augmente pour 7%. Mais 49% estiment qu'elle ne varie pas sensiblement.

[Dans l'ensemble donc, les sondés semblent confirmer une baisse perceptible et à peu près constante des masses de pratique de la langue, aussi bien que (probablement) d'une réduction des occasions de parler occitan (voir plus bas). Le décalage entre question 9 et question 22 pourrait simplement signifier qu'on est plus sensible à la disparition de la langue autour de soi qu'on est sensible au recul en soi-même, phénomène d'illusion collective qui mériterait d'être creusé ultérieurement.]

Questions 10 à 13 (quantification des pratiques de l'occitan)

La question 10 vise à établir le sentiment des sondés, qui se disent assez ou très attachés à cette langue dans 46% des cas. Le reste se dit peu attaché (13%), ou pas du tout (10%), indifférent (11%) ou n'ayant aucun lien avec cette langue (18%).

La question 11 porte sur l'aptitude à comprendre l'occitan. 33% des sondés disent comprendre « facilement » ou « parfaitement ». Ce seul chiffre serait plutôt encourageant. Mais bien entendu il y a une grande différence entre comprendre et être capable de parler ou de reparler.

Aussi la question 12 vise-t-elle à vérifier l'aptitude à parler la langue. Un décalage apparaît, avec 22% déclarant « parler bien ». 17% disent pouvoir tenir une conversation courte ou « un peu parler ». Il reste donc 62% ou l'éventail va de ceux qui disent avoir su parler (et donc avoir oublié) à ceux qui ignorent cette

langue (27%), en passant par ceux qui reconnaissent employer des mots ou des tournures issus de l'occitan (32%).

L'idée sous-jacente à la question 13 est probablement de révéler un éventuel autre décalage entre savoir parler et avoir l'occasion de parler. On demande donc aux sondés déclarant savoir parler occitan s'ils le parlent : jamais ou rarement (30%), de temps en temps (37%), souvent (15%), quotidiennement/tous les jours (18%).

[Il est important de préciser que le Languedoc-Roussillon est au XX^e siècle une des premières régions d'immigration de France, traditionnellement méditerranéenne (Espagne, Maghreb, Italie) et, aujourd'hui, nordique (Europe du Nord notamment). Compte-tenu de ce volant constant de renouvellement, l'attachement à la langue ancestrale est d'autant plus fort et ne fait guère de doute, dès lors que la moitié de la population régionale se déclare attachée à la langue régionale. On peut présumer qu'appliquée à une population de souche exclusivement languedocienne (2 à 3 générations en arrière) la question pourrait révéler un attachement plus fort encore. Mais on peut être attaché à la langue régionale et voir son recul et sa disparition comme inéluctables, ce qui est aussi la position majoritaire des sondés (voir plus bas).

Il paraît normal que le taux de compréhension soit plus élevé que le taux d'aptitude à prendre la parole en occitan. Très naturellement, une majorité d'adultes nés notamment après la seconde guerre mondiale peuvent comprendre l'essentiel d'un discours occitan, sans se sentir capables de « vraiment » parler, c'est-à-dire autrement que par bribes (voir plus haut la réflexion typologique).

Dans les réponses à la question 13, on peut faire confiance semble-t-il à 3 groupes sur 4, car ce qu'ils disent correspond à des situations moyennes dans les campagnes du Languedoc-Roussillon, ce que j'ai pu vérifier dans ma région de référence. Mais la dernière catégorie (ceux qui disent le parler *quotidiennement*) doit être pour le moins nuancée. D'abord, la déformation qui consisterait à imaginer des locuteurs ne parlant qu'occitan 7 jours sur 7 est à écarter d'emblée. Il n'y a plus de vrais monolingues occitans, ne serait-ce que parce que les conditions sociales et spatiales ne sont pas réunies pour qu'un individu (quel que soit son âge et son aptitude en occitan) ne puisse parler qu'occitan. Sauf à se placer au sein d'une communauté artificielle fermée, militante, ou encore devant des individus marginaux pour des raisons diverses (isolement, maladie etc.), l'occitan est aujourd'hui une langue qu'il faut chercher, parfois avec beaucoup d'attention, dans les lieux où il se parle effectivement. En fait, ceux qui déclarent parler journalièrement occitan ne sont pas amenés par l'enquête à s'observer et à noter qu'ils ne parlent le plus souvent occitan (et encore majoritairement en alternance) qu'à certains moments de la journée, en certains lieux et en certaines circonstances, relativement peu nombreuses. C'est là une des faiblesses de l'enquête de 1991, qui par des questionnements trop rudimentaires, pourrait semble-t-il induire en erreur.]

Questions 14 à 17 : ventilation sociologique des pratiques, motivations

On prendra garde qu'à partir d'ici les sondés sont moins nombreux qu'au départ, puisqu'on envisage, notamment, les locuteurs et connaisseurs de l'occitan. Les pourcentages ne doivent donc pas s'entendre par rapport à l'ensemble de la population du Languedoc-Roussillon. C'est encore un des travers de l'enquête.

Les réponses à la question 14 montrent, comme on pouvait s'y attendre, que l'occitan est absent des terrains publics officiels (banque, poste, administration, 0%). Il est très peu représenté au travail (5%), dans les commerces (4%) assez peu (mais tout de même) sur les marchés (7%). Les meilleurs postes sont la campagne ou les villages (15%), le café et d'autres lieux de la vie sociale (21%), la maison (21%).

La question 15 corrobore et permet de restreindre encore le champ de l'occitan parlé, puisqu'on dit le parler généralement avec les amis (30%) ou la famille (27%) et avec les personnes âgées (24%). On le parle très peu sur les lieux de travail (4%), jamais avec des autorités (médecin, curé, notaire etc.) ou avec des enseignants. Il apparaît aussi comme la langue possible avec des paysans (9%). Ce dernier poste montre à lui seul l'exiguité des pratiques de l'occitan. Voir plus haut ma critique des réponses à la question 13 : c'est bien français que l'on parle aujourd'hui de manière massive, y compris dans le monde paysan, refuge présumé de l'occitan.

Les réponses aux questions 16 et 17 montrent qu'en général la non pratique de l'occitan est plus une question d'incapacité (partielle ou totale) que de refus. Quand on parle l'occitan on dit aussi le faire parce que c'est la langue de la région incontournable (71%). Le goût pour la langue en question joue un rôle moindre (14%). Et ce n'est presque jamais pour s'intégrer à la région, au travail, aux relations sociales etc. que l'on dit parler l'occitan (9%).

[Cette partie du questionnaire confirme un trait sociolinguistique majeur de l'occitan et plus généralement des langues régionales de France, que j'appellerai leur « confidentialité ». D'autres questions et une connaissance suffisante du terrain languedocien montrent bien en effet qu'on ne parle occitan qu'avec des locuteurs bien identifiés (village, canton, parentèle etc.), très peu avec des inconnus, fussent-ils le cas échéant occitanophones, parce que dans ce cas la langue d'adresse requise est indiscutablement le français. L'occitan, s'il vient, ne viendra qu'après. L'occitan-languedocien est bien une langue de réseau qui est « déclenchée », si l'on peut dire, lorsque les éléments du réseau sont effectivement en place, ce qui nous ramène toujours à ces locuteurs « bien identifiés » que je viens de mentionner. Voilà pourquoi sans doute les occitanophones placent parmi les premiers endroits de pratique : la famille, la campagne, le village, différents lieux de la vie sociale, précisons : vie sociale locale. Autant de lieux où l'on sait qui est qui, où donc peut se dévoiler la parole occitane. Bien évidemment, le terrain public est massivement déserté par l'occitan parce qu'ici seul existe et doit exister le français. Et l'on comprend d'ailleurs mieux pourquoi et comment la déroute de l'occitan-languedocien se poursuit. En effet, les deux sphères

du public et du confidentiel sont parfaitement intégrées par les locuteurs. Pour eux, si l'occitan peut intervenir, c'est à peu près exclusivement dans la sphère confidentielle, et l'on comprend d'ailleurs mieux pourquoi les vrais locuteurs actuels de l'occitan n'adhèrent pas en général aux projets d'immixtion de l'occitan dans la sphère publique. Sans doute, plusieurs siècles d'incrustation de la diglossie (particulièrement le dernier siècle) ont ainsi fortement conditionné les esprits. N'ayant à peu près aucun droit d'existence sur la place publique (ni dans les faits, ni dans les vœux majoritaires de ses locuteurs), l'occitan en gros depuis la II^e guerre mondiale voit également sa zone de confidentialité elle-même contestée par le français. Par exemple, il serait intéressant de savoir ce qui se passe exactement au foyer. Un faisceau sociologique bien trop puissant avantage le français (position des femmes mères de familles, enfants et petit-enfants à peu près exclusivement francophones etc.). A nouveau, le risque de ce genre d'enquête est de tendre à présenter la famille, les relations d'amitiés etc. comme autant de conservatoires de l'occitan, ce qu'ils ne sont plus en réalité que dans une mesure bien faible.

Un renseignement (par ailleurs récurrent dans l'ensemble des réponses) est inquiétant : on est amené à parler l'occitan avec les vieux, et l'on est donc bien conscient qu'on ne parle et qu'on ne peut parler qu'en français aux plus jeunes. Cette caractéristique retombe sur la définition générale de la langue (langue des vieux, d'une autre époque etc.), une définition bien admise chez les plus jeunes.

Autre renseignement négatif, le fait qu'un bon quart des locuteurs potentiels reconnaissent l'incapacité concrète ou une autre gêne à parler la langue régionale. Une érosion à rapprocher de la section suivante. L'occitan, une parole qu'on pourrait parfois proférer et que l'on tait.

Enfin, ces diverses réponses confirment que l'occitan n'est pas vu comme une langue de socialisation publique, il ne resterait donc principalement à cette langue que le champ de la mémoire et de l'identité locale.]

Questions 18 à 34 : lecture, écriture et apprentissage

Dans le groupe des locuteurs de l'occitan, la lecture ne semble pas très aisée (Q.18). Moins de la moitié (45%) disent lire facilement ou ne pas avoir trop de difficultés. La plupart des locuteurs sont donc en relative difficulté par rapport à l'écrit, parmi ceux-là 22% disent ne pas savoir lire du tout.

On lit peu en occitan (Q.19), puisque 12% seulement disent lire souvent ou quotidiennement quand ils savent le faire. A l'autre bout 21% ne lisent jamais dans cette langue.

74% des sondés disent ne pas savoir écrire l'occitan, et 25% oui (Q.20), et parmi ceux qui répondent oui, 35% seulement l'écrivent effectivement (Q.21).

Q.22. Rares sont ceux qui estiment que leur pratique de l'occitan augmente (7%). On pense plutôt qu'elle diminue (43%) ou encore qu'elle apparaît relativement stable (49%).

Q. 23, 24. Dans la connaissance-transmission de l'occitan, c'est l'entourage familial et communautaire qui fait l'essentiel (86%). L'Ecole joue un rôle infime

(2%). On notera que 5% disent avoir appris l'occitan « tout seul ». Du coup, 95% de l'échantillon n'ont pas le sentiment « d'avoir appris » l'occitan. Il faut ajouter que les sondés paraissent penser que l'offre de formation n'a pas été très bonne en ce qui les concerne. 85% disent n'avoir pas eu l'occasion d'apprendre l'occitan (Q.28). Mais ils disent en même temps (Q.29) ne pas souhaiter d'apprentissage ou de perfectionnement pour 74%, tandis que 24% se disent demandeurs. On verra plus loin que ce n'est pas la même chose pour ses propres enfants.

Pour les origines de la pratique, les questions 31 et 32 montrent que les parents (père et mère) d'un échantillon de 960 personnes environ (on se rapproche à nouveau de la population générale) parlaient occitan (ou catalan) dans 40 à 45% des cas, et une langue étrangère dans 15% des cas. Quand on passe aux grands-parents (paternels ou maternels, questions 33 et 34) le taux monte relativement peu, avec 48% d'occitan déclarés.

[On lit relativement peu et assez mal en occitan puisque, en gros, la moitié des locuteurs disent lire difficilement ou ne pas savoir lire. Et quand ils savent lire, ils n'en ont que rarement la détermination ou l'occasion. Si l'on rapportait ces données, déjà faibles, à l'ensemble de la population du Languedoc-Roussillon, il est évident que la lecture de l'occitan ne concernerait au final que très peu de gens.

Il serait plus intéressant encore de savoir pourquoi on en est là, ce que le questionnaire ne permet guère. Une opinion émise fréquemment par les locuteurs natifs et effectifs, est qu'ils ne reconnaissent que très difficilement leur propre langue dans les productions écrites qui circulent. Cet écart entre oral et écrit si souvent souligné pourrait perturber, et même bloquer les velléités d'aller plus loin vers la langue écrite. Il rejoint à maints égards différentes méfiances vis à vis des renaissances littéraires et universitaires de l'occitan, sans quoi on ne comprendrait pas le contraste énorme (pour ne pas dire la contradiction) entre réponses aux Q. 28 et 29. En somme, on juge que l'offre de formation à la lecture-écriture est globalement insuffisante et inadaptée, mais en même temps on se montre peu intéressé par l'apprentissage de cette langue-là. Ce qui n'empêche pas d'admettre, voire d'adhérer à cela pour les descendants, non pour soi-même (voir poste 4).

Dans cet ordre d'idée, le rôle de l'Ecole est vu comme très exigü. On semble donc estimer que la survivance de l'occitan, à ce jour, est principalement due à l'environnement sociolinguistique et identitaire et à une forme de routine de transmission, même si cette transmission est bien menacée. Une écrasante majorité se voit donc héritière de cette langue, le volontarisme (et donc le militantisme) porte ainsi sur des effectifs très réduits.

Enfin les données relatives aux pratiques des parents (et grands-parents) semblent confirmer un phénomène régulièrement opérant en dialectologie : les femmes semblent généralement avoir moins parlé occitan que leurs maris une génération en amont. Une zone de francisation intime s'est donc bien trouvée là, fondée sur une logique de promotion sociale principalement axée sur les enfants : parler français à la maison est, de longue date, un

moyen de rendre service à ses enfants. Leur parler occitan serait en gros leur fermer les chances principales de promotion. Le problème est que cette forme de disqualification intra-familiale de la langue régionale ne semble pas être sur le point de se modifier.]

L'occitan dans les médias (poste 3)

Questions 35 à 50. Q.35-38 : 939. Q.39 à 41 : 443. Q.42 : 939. Q.43 (MPLR) : 808. Q.44 : 245. Q.45 : 129. Q.46 (PACA) : 54. Q.47-48-49 : 299. Q.50 : 641.

Q. 35. L'actualité occitane intéresse relativement bien. 22% s'y réfèrent régulièrement. Pour les autres c'est occasionnellement (42%) ou jamais (36%).

Q. 36 et 37. On lit relativement bien en occitan (25%) et l'on écoute des émissions radiophoniques occitanes dans des proportions voisines (22%).

Q.38 à 41. L'espace télévisuel de l'occitan est immédiatement identifié. C'est évidemment celui la chaîne publique des régions, France 3 (ou FR3). Par contre, dès que le questionnement devient plus précis, les sondés ne savent plus très bien situer les jours et heures de diffusion en langue régionale. La question 41 évoque presque directement une émission au titre très emblématique, *Viure al país*¹⁷. Seulement 14% la citent, et 3% citent *Vaquí*, émission de FR3 distribuée dans la Région voisine (Provence-Alpes-Côte d'Azur). Plus inquiétant encore (Q.43, portant sur les programmes de Midi-Pyrénées/Languedoc-Roussillon), le programme occitan du dimanche n'est suivi régulièrement que par 4% des sondés, 9% regardant une fois par mois. Il faut noter qu'environ 80% ne regardent jamais l'émission, même s'ils l'ont vue une fois dans leur vie. Ces proportions sont confirmées par les scores des autres jours de la semaine (Q.45). Ces scores, en effet, semblent légèrement meilleurs, probablement parce que les gens ont l'occasion de regarder ces émissions aux heures des repas (12h. 05 ou 12h. 15). On regarde au moins une fois par semaine, voire tous les jours pour 14% (voir Q.43). C'est mieux. Mais il y a 58% de sondés qui ne regardent pas ces émissions, ou ne les regardent plus.

[Le public paraît dans l'ensemble plutôt satisfait de l'offre télévisuelle (Q.46, 47, 49). Mais c'est semble-t-il une satisfaction mesurée, comme si l'entrée de la langue régionale dans les médias (notamment la télévision) était jugée symboliquement satisfaisante, mais sans amener un véritable engouement. Il est à remarquer qu'une question n'est pas posée directement, clairement, aux sondés, celle qui les amènerait à préciser s'ils veulent oui ou non une extension de la masse des émissions en langue régionale, et sous quelles formes. La question 49, à ce propos, laisse simplement apparaître qu'environ 30% des sondés souhaiteraient voir augmenter la place de la vie économique et sociale, des arts et de la culture. Ce qui ne signifie pas que l'on souhaite forcément plus d'occitan à la télévision.

¹⁷ Ou « Vivre au pays », qui fut un slogan célèbre dans les années 70, notamment dans l'affaire « du Larzac ». Cette émission concerne en même temps la région télévisuelle Midi-Pyrénées (Région de Toulouse) et celle du Languedoc-Roussillon (Région de Montpellier). C'est en somme l'émission de référence du Languedoc.

Dans l'ensemble, cette section révèle un impact des émissions télévisées difficile à apprécier. Des documents émanant directement des services de France 3 relatifs aux audiences des émissions en langue régionale, montrent pourtant qu'il existe un réel public pour ces émissions. Pour ne retenir qu'une série de chiffres, on peut observer que l'émission déjà citée *Viure al país* réalisait durant l'été 2001 une audience moyenne de 12,6% (aux alentours de 12 heures), pour une moyenne d'audience nationale de 17,1% de FR3. Pour apprécier ce score, il faut préciser qu'à la même époque et dans le même créneau horaire, la première chaîne de télévision (TF1, privée) réalisait 39% de part d'audience, la deuxième chaîne (France 2, publique) 14,9%, M6 (privée) 13,3%. Ces trois chaînes nationales devançaient donc (mais parfois de peu) l'émission en langue régionale de FR3, sur des sujets pourtant bien plus accrocheurs vis à vis du grand public (jeux, géopolitique, automobile). D'autre part, des chaînes importantes comme Canal Plus, La cinquième, et d'autres encore, étaient devancées par *Viure al país*. Cette situation est on le voit plutôt bonne, et dans un paysage global défavorable à l'occitan-languedocien, elle traduit peut-être (à défaut de cet engouement que j'ai évoqué) une réelle attente à laquelle on ne répond pas assez, ou pas correctement sans doute. Il n'est pas possible ici d'analyser en détail les fondements de cette attente, mais on consultera avec intérêt un volume collectif remarquable, *Langues d'Aquitaine* (sous la direction d'Alain Viaut) où Philippe Gardy et François de la Brèteque notamment¹⁸ analysent avec perspicacité les qualités et les défauts d'un corpus régional.]

Identités globales et avenir de l'occitan (poste 4)

Q.51-58 : 939.

Cette section s'ouvre sur une question cruciale, à même de révéler les contradictions et donc les problèmes intimes de la population de souche occitane.

Q.51 : A l'école, souhaiteriez-vous qu'on offre à tout le monde la possibilité d'apprendre l'occitan ?

La réponse est oui à 80%. Si l'on confronte ce résultat aux éléments des postes 2 et 3, on ne peut manquer de mettre en parallèle une forme de désintéressement souvent exprimé par rapport à l'occitan (notamment des médias et de la culture), d'une part, et l'espoir fondé sur l'Ecole d'autre part. Seuls 13% s'opposent à ce que l'on offre l'occitan. L'idée générale est donc que l'Ecole devrait donner aux gens de la région l'occasion d'apprendre l'occitan, ou peut-être de l'apprendre plus correctement, d'une manière ou d'une autre. Qu'ils le fassent ou non est affaire personnelle, mais la possibilité devrait exister, ce qui signifie aussi qu'on estime qu'elle n'existe pas, qu'elle est vraiment insuffisante, ou qu'on est mal informé des possibilités. Malheureusement cette question et les suivantes ne permettent pas d'aller plus loin. Comment les sondés concevraient-ils cette offre ? partielle ? à quels niveaux ? bilingue ? dans l'enseignement public ? etc. A

¹⁸ Philippe Gardy, « La télévision régionale en occitan : des sujets à la langue » p. 267-286. François de la Brèteque, « L'espace au filtre de la langue minoritaire à la télévision », p. 287-302.

défaut de détails sur ces différents plans, le bilan qui suit nous permettra quelques hypothèses.

Q.52. A peu près la moitié des sondés (48%), si cette offre existait, voudraient que leurs enfants apprennent ou eussent appris l'occitan, et 5% disent que c'est déjà le cas : leurs enfants apprennent ou ont appris. 16% seulement refusent, tandis que 27% disent vouloir laisser la liberté à leurs enfants. Ces résultats confirment donc un préjugé très favorable, ce que laissait entrevoir la question précédente.

Une partie des limites de cet engouement pour l'apprentissage statutaire de l'occitan, apparaît dans les réponses aux questions 55 et 56. Les sondés estiment dans 64% des cas qu'un tel apprentissage de l'occitan ne serait pas pour autant un facteur d'intégration dans le milieu du travail, pas plus que dans la vie quotidienne (58%). Toutefois 31% (pour le travail) et 37% (pour la vie quotidienne) ont l'air de penser que l'occitan peut être facteur d'intégration dans certains emplois et certains lieux. Probablement retrouverait-on dans le détail les zones « utiles » définies notamment par les questions 14 et 15 (poste 2) : paysannat, relations sociales villageoises etc., bref le terreau actuel de l'occitan-languedocien tel qu'il est effectivement parlé.

Parmi les mesures symboliques en faveur des langues régionales, les zones occitanes ont vu se répandre les signalisations bilingues (noms de villages, voire noms de rues) depuis plusieurs années, comme en d'autres régions de France. Les réponses à la question 53 montrent que 72% estiment que c'est une manière de mettre en valeur la culture régionale. 15% sont indifférents, 6% estiment que c'est de la démagogie et 5% semblent estimer que seul le français doit apparaître sur un panneau officiel. Là aussi donc, préjugé nettement favorable.

En revanche, la question 54 limite cet enthousiasme. Quand on demande aux sondés s'il « serait souhaitable d'étendre cette pratique à d'autres supports » (panneaux, affiches, enseignes etc.), 55% disent oui et 25% disent non, le reste étant indifférent ou ne se prononçant pas. Cet axe reste plutôt ouvert (la majorité semble le vouloir), mais les réticences sont plus fermes que précédemment, ce qui n'est pas très favorable à une extension de ce bilinguisme visuel symbolique.

La question 57 nous renseigne sur le regard que portent les sondés non sur leur pratique éventuelle de l'occitan, mais sur celle des autres. 28% estiment que les locuteurs sont nombreux ou très nombreux, 54% qu'ils sont peu nombreux, et 13% qu'ils sont rares ou très rares.

Dernière question, utile pour nous, la question 58 : **Sentimentalement, vous vous sentez plutôt [...] ?**

La réponse la plus élevée : *méditerranéen* (22%), suivie de *méridional* (12%) ou *languedocien* (12%) ou encore *d'abord français* (12%). Ces quatre types de réponses passant le seuil des 10% totalisent ensemble à peu près la moitié des réponses (T = 48%). 10 autres groupes d'appellations (et leurs ramifications) se partagent les 52% restants. Les scores vont ici de 1 à 6%. Ils correspondent à des fragmentations « départementales » (*audois, gardois* etc.) ou intra-régionales

voire linguistiques (*provençal, cévenol*). Il est à noter que l'un des scores les plus faibles est réalisé par *occitan* (1%)¹⁹.

[Un faisceau d'études et de travaux récents montre que la transmission de l'occitan-languedocien (comme pour l'ensemble des langues régionales) est en difficulté constante et en chute libre tout au long du XX^e siècle²⁰. Celle-ci semble même s'aggraver sous nos yeux. Il est d'autant plus intéressant d'observer que l'on fonde beaucoup d'espoir sur l'agence que constitue l'Ecole. Celui-là même qui parle occitan-languedocien (plutôt « patois » d'ailleurs) et qui n'envisagerait pas une seconde d'aller écouter un chanteur occitan ou de participer à une manifestation (stage, conférence etc.) sur l'occitan, celui-là même peut espérer en même temps que ses enfants ou petits-enfants apprennent l'occitan sur les bancs de l'Ecole, là où lui-même a appris à rejeter cette langue.

Ce souhait a toutes les apparences d'un appel au secours, et je crois que c'est un nœud très important si l'on veut vraiment comprendre où en est la langue régionale aujourd'hui. C'est poignant et c'est très significatif sur le plan sociolinguistique. Chacun voit bien que l'occitan parlé régresse comme une peau de chagrin, d'année en année. Il n'est même pas question d'enseigner cette langue pour la mettre au niveau du français, car on paraît totalement conscient que l'occitan (qui a pu être une langue de socialisation et de travail, et qui l'est encore en partie en milieu rural) ne le sera plus dans l'avenir, quand les derniers locuteurs seront morts. Tout se passe comme si cette langue n'avait plus qu'un rôle essentiel de mémoire, une vertu d'enracinement profond qu'on ne peut plus, qu'on ne sait plus donner au jeunes. Alors, que l'Ecole le fasse.

La « traduction » des panneaux (Q.53) se présente comme un combat d'arrière-garde. Focaliser là-dessus est bien la preuve qu'on se rabat sur un leurre alors que les vrais nœuds sociolinguistiques ne sont pas traités, et ce n'est probablement pas cela qui incitera les gens à apprendre l'occitan. Voilà pourquoi sans doute tout le monde est en gros favorable. Comme on dit « ça ne mange pas de pain », cela donne l'illusion que l'occitan regagne du terrain alors qu'il en perd, et bien sûr cela dédouane à peu de frais l'Etat français qui peut d'autant mieux restreindre sa politique linguistique à ce genre de gadget. En réalité personne ne doit être dupe, car précisément l'extension de la formule (Q.54), moins nettement souhaitée, signifie probablement que cette piste est une fausse piste, un contresens même car elle revient indirectement à ridiculiser l'occitan en le fourvoyant dans une zone administrative officielle où sa domination par le français n'en paraîtra au final que plus énorme encore.

¹⁹ Les questions 59 et suivantes intéressent principalement le traitement statistique complet du questionnaire : sexe, âge, origine géographique, opinions politiques etc.

²⁰ Des études à bases statistiques comme « La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle » (2002) ou « Langues régionales, langues étrangères : de l'héritage à la pratique » (2002) concluent toutes à un effondrement continu des langues régionales.

Malheureusement la question 57 reste une demande d'estimation très vague (et partant les réponses le sont). Des réponses qui doivent être rapprochées des questions 9, 12 et 22, bien que les échantillons ne soient pas les mêmes. On estime en gros qu'un bon quart de la population locale parle occitan autour de soi. Comme c'est une moyenne, on peut imaginer des extrêmes tranchés avec des régions rurales (ou conservatoires) où une majorité le parle, et des régions plutôt urbaines où peu de gens savent encore le parler, et surtout le parlent. Mais en même temps ces pratiques, comme on l'a vu, sont réputées être en diminution.]

CONCLUSION : AVENIR DE L'IDENTITÉ RÉGIONALE

1-Le système identitaire

Nous pouvons repartir de la question 58. Celle-ci boucle le questionnaire en nous ramenant aux questions initiales (poste 1). Le point le plus visible est que l'hypothèse d'une identité occitane est laminée, ce qui n'est pas contradictoire de la reconnaissance partielle du bien-fondé d'une « langue occitane » (voir poste 1, Q.3, 4 et 5). Ce rejet peut avoir plusieurs significations.

L'une d'elle est que se dire « occitan » est dans cette région très différent que de dire : « aimer l'occitan », « parler l'occitan » etc. Car ce propos tend à classer celui qui l'émet dans le groupe des militants dont on se méfie, que l'on comprend très mal, voire que l'on rejette. La question est certes complexe, mais qui dit militantisme pointe aussi une direction qui est celle du séparatisme mental (dans la République, et dans une région où l'on est très républicain) et d'une forme de « jusqu'au-boutisme » qui heurte à l'évidence le locuteur moyen de la langue régionale. Mieux vaut donc se dire « méditerranéen », « languedocien », « méridional », ou encore « français d'abord ».

Il y a peut-être surtout la révélation d'une crise identitaire d'ensemble du Languedoc, le noyau « langue » (originellement occitan-languedocien) étant totalement disjoint de l'enveloppe ethnique et identitaire. L'idéal ethnique consistant à faire cadrer langue et comportements culturels, on se trouve ici dans une situation extrêmement fissurée, voire tragique. La langue régionale est en réelle difficulté, pas tellement en masse, on l'a vu (notamment dans les secteurs ruraux), mais parce que la dynamique de régression tourne à plein. Aucun des goulots qui pourraient freiner ou arrêter cette hémorragie ne fonctionne correctement. Cela veut donc dire que l'occitan est principalement vu comme une langue refuge symbolique et historique, un témoignage (déjà) du passé et d'une identité du passé (voir plus bas la lecture des jeunes). Ajoutons que la diffusion du français (dont on n'a pas parlé ici) est faite, partout et bien, voire très bien, c'est-à-dire en profondeur. On ne souligne pas suffisamment dans les études de ce genre que les terres du Languedoc sont des pays de tradition écrite ancienne et de

distribution laïque de l'écrit. Une voie d'entrée qui a servi le français. De très bons taux de scolarisation ont garanti au XX^e siècle l'installation de la langue nationale.

Le français local a ainsi repris, régulièrement, les fonctions principales de l'occitan-languedocien, en ne laissant pour l'instant à ce dernier que quelques marges rurales ou symboliques qui lui assurent un maigre espace de survie. La logique voudrait donc que le système identitaire du Languedoc tende à faire cadrer à terme cette composante du français local et (ou) régional et l'identité globale languedocienne. Mais dans cette dynamique probable qui ne sera qu'un des derniers avatars de la francisation, le rôle de l'occitan est ambivalent. Et c'est sa seule chance. Car d'une part tant qu'il sera là il gardera précisément une autorité que j'appellerais volontiers « l'autorité du sol et de l'Histoire ». Ce qui concrètement empêche le système identitaire du Languedoc de se déplacer trop loin de cette souche. Mais comme d'autre part cet occitan-languedocien est de moins en moins visible dans les faits et qu'il est de toute façon bloqué par une réputation immédiate d'archaïsme et d'inadaptation à la vie contemporaine, la seule solution est de tirer le système vers une identité globale « de type français ».

J'ai souligné plus haut le fait que le Languedoc-Roussillon était une région de forte immigration. Et cet important volant poussera justement vers cette identité globale qui sera régionale mais française. Car nous ne sommes plus dans la première moitié du siècle, quand une immigration avant tout rurale amenait par exemple dans les Corbières audoises de nombreux espagnols qui s'occitanisaient et se francisaient en même temps. Aujourd'hui on immigré à travers le français, exclusivement.

2-La position des jeunes et l'Ecole

C'est un élément crucial, même si l'on ne dispose pas de suffisamment de recul pour fonder des analyses valables.

L'enquête de 1991 ne prenait en compte que les adultes. Celle de 1997 (mentionnée en introduction) incorporait des adolescents de 15 à 17 ans, avec pour conséquence apparente d'aggraver la charge négative sur l'occitan.

Il n'est pas bien difficile de comprendre que cette génération (née au début des années 80), issue de parents eux-mêmes profondément francisés et en décrochage de plus en plus net avec l'occitan, ne peut que creuser davantage ce fossé de la non transmission directe. Mais c'est aussi l'une des premières générations à avoir bénéficié d'informations régulières sur la langue d'oc par le filtre principal de l'occitan et de la politique linguistique pour l'occitan en Languedoc-Roussillon. La seule aussi à avoir vraiment profité d'une offre scolaire, tant dans l'enseignement public du primaire au baccalauréat (enseignements optionnels de langue et littérature occitanes, voire classe bilingues), que dans l'enseignement privé ou associatif, avec les écoles *Calendretas*²¹. Il ne peut être question de faire une analyse des résultats de ce mouvement. Retenons deux

²¹ Du lang. *calendreta* « petite alouette ». Ces écoles doivent aussi être replacées dans un mouvement d'ensemble d'enseignement privé des langues régionales que l'on retrouve en Bretagne (*Diwan*), au Pays Basque (*Ikastola*), en Catalogne (*La Bressola*) etc.

caractéristiques l'une plutôt négative, et l'autre plutôt positive, car il y a toujours ambivalence et lectures multiples dans ce domaine.

Peut être considéré comme négatif pour l'instant le fait que cet enseignement, basé sur le volontariat, a une place très réduite dans le système global des enseignements primaire et secondaire de l'enseignement public (une à deux heures en moyenne par année), où toutefois des sites bilingues se développent. D'autre part l'offre en occitan ne touche qu'une faible partie de la population scolaire. Mais en dehors des expérimentations bilingues, un enseignement limité à quelques heures débouche presque fatalement sur une simple « sensibilisation » aux langues et cultures d'oc dont on peut se demander si pour finir elle ne rejaillit pas négativement sur la langue que cet enseignement est censé défendre (voir ci-après).

Est en revanche positif le fait que l'effectif d'élèves choisissant les options en occitan, ou même le système scolaire « occitan », tout en restant minoritaire dans l'ensemble, n'a cessé de progresser durant la décennie 1980 et par la suite. Et cela aussi bien en Languedoc-Roussillon qu'en Midi-Pyrénées (autre région concernée indirectement par notre étude). Dans l'ouvrage collectif *Dix siècles d'usage et d'images de l'occitan*, Patrice Baccou montre une évolution très forte de la scolarisation occitane de 1980 à 2000. On est ainsi passé de 6 *calendretas* en 1982 à 34 en 1999. Dans le même temps les élèves passaient de 66 à 1607, et les enseignants d'une dizaine à 89. Il s'agit donc bien d'une courbe statistique en constante progression. Pour la région voisine (Midi-Pyrénées), Gilbert Mercadier²² rappelle que dans l'enseignement public, l'effectif d'élèves étudiant d'une manière ou d'une autre l'occitan est passé de 12712 (primaire et secondaire confondus) en 1981-82 à 33142 en 1993-1994. On doit souligner que l'expansion se fait de manière bien plus spectaculaire dans l'enseignement primaire que dans l'enseignement secondaire où le profil est brisé.

Il est donc très intéressant de savoir ce que pense cette génération, non pour porter un diagnostic précis (encore une fois on manque trop de recul) mais pour vérifier si par exemple l'état d'esprit change, et de quelle manière. Avec la possibilité ultérieure pour tous ceux qui se sentent impliqués de pouvoir en tirer des leçons.

Les résultats d'une enquête menée par Marie-Jeanne Verny²³, s'ils ne peuvent bien sûr être pris comme panorama complet des opinions, sont néanmoins de grand intérêt, d'autant qu'ils émanent des travaux d'un groupe « Enseigner la région » associant enseignants, formateurs, universitaires, de juin 1998 à février 2000. L'enquête amenait des élèves de seconde et première (âgés donc de 16-17 ans en moyenne) à prendre position sur la question des langues (nationales, régionales, langues d'immigrés etc.).

J'irai droit au but en suivant les postes définis par M.-J. Verny elle-même.

²² G. Mercadier, « Quel partenariat institutionnel pour soutenir l'enseignement de l'occitan ? L'exemple de l'Académie de Toulouse ». Dans *Langues d'Aquitaine* (1996).

²³ M.-J. Verny, « Une enquête en lycée : images et représentations de l'occitan », dans H. Boyer, Ph. Gardy, *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan* (2002).

Désignation des langues

Sans doute plus que chez les adultes on reconnaît aujourd'hui immédiatement l'identité des langues régionales comme l'occitan ou le catalan. L'identification de patois ou de variétés locales passe au second plan, on pourrait dire à l'inverse des adultes de 1991. Pourtant il semblerait que le catalan soit mieux reconnu et légitimé que l'occitan, mais le commentaire de l'enquête laisse apparaître que le catalan était explicitement nommé dans un texte, pas l'occitan. C'est certainement une trace de la remontée symbolique de l'occitan, dont j'ai parlé plusieurs fois auparavant. D'où des propos plutôt assurés chez des jeunes du genre :

Beaucoup de gens du sud de la France utilisent des mots occitans dans le langage familial...

Je n'ai entendu que très peu de gens parler l'occitan « officiel »...

Il s'agit du patois, du provençal [...] Oui car le patois utilisé est du patois littéraire, de l'occitan...

L'occitan est une langue morte qui ne sert à rien [...] Le catalan [est une] langue plus dynamique parlée par beaucoup de gens [...] Le catalan lui a une telle ampleur qu'il est utilisé par tout le monde en Catalogne et est utilisé dans toutes les circonstances...

Images et représentations

Un deuxième axe de commentaires repère (et stigmatise parfois) le caractère résiduel de l'occitan. Ce qui est inquiétant, c'est que la lisibilité scolaire de cette langue s'accompagne donc d'une mise à part très nette de l'occitan, placé presque d'office dans une sorte de ghetto sociolinguistique, même si d'ailleurs on est psychologiquement favorable à cette langue régionale. L'occitan est donc associé à la vieillesse, à la mort, dans 58 % des cas. Il est vu comme une langue rurale et locale, quand ce n'est pas une langue du folklore le plus stéréotypé dans 26 % des cas. Il ne reste donc que 16 % d'opinions que l'on peu juger favorables. On retrouve alors essentiellement la valeur patrimoniale, le renvoi aux racines, à la famille, à l'enfance ou à la beauté, à l'harmonie de cette langue (environ 10 % pour ce type de représentation).

Quelques échantillons de ces différentes opinions :

L'occitan nous fait revenir en arrière, au temps où nos arrière-grands-parents étaient jeunes. L'occitan représente la France d'avant...

L'occitan [est] la langue des couches populaires de la société [...] la langue parlée par les paysans.

Image vague et caricaturale de cette langue parlée grossièrement par des hommes vieux et dodus jouant à la pétanque et faisant la sieste dans les villages de campagne du sud de la France...

[C'est une langue] chaleureuse, entraînante, elle résonne comme une musique avec ses intonations graves ou aiguës...

Adaptation de la langue

On voit l'occitan comme langue de la convivialité et de la vie privée dans 22 % des cas. Il est aussi la langue du patrimoine culturel des sociétés du sud dans 28 % des cas, et langue possible de la vie publique dans seulement 6 % des cas. L'occitan reste donc pour les jeunes (comme pour les plus vieux) la langue de la ruralité (vs. urbanité), du local (vs. national et international) et de la vieillesse (vs. actualité) dans 44 % des cas.

On peut remarquer qu'est surtout soulignée ainsi l'inadaptation de l'occitan au monde moderne, en opposition-complémentarité avec la fonction identitaire et patrimoniale qui lui est en même temps reconnue.

C'est une façon de se distinguer, de rendre hommage à nos racines anciennes...

[C'est une langue qui donne] une certaine identité régionale, sans être nationaliste je pense que les gens connaissant la langue de leur région sont plus proches de leurs racines...

Je vois les temps anciens dans les Cévennes : les gens qui se parlent des dernières nouvelles, les entraides...

[.] Ni adapté ni adaptable à l'actualité et à la technologie [.] De plus, ce serait une hérésie de créer des mots nouveaux (expérience déjà réalisée : ordinateur : « computadou »)...

3. Locuteurs, représentations et militantisme

Comme je l'ai dit, il n'est pas raisonnable de pronostiquer quoi que ce soit à partir des données comme celles qui précèdent. Mais on ne peut qu'être frappé par une sorte de répartition ou régulation qui semble s'être opérée dans la conscience sociolinguistique collective du Languedoc. Ce que j'écris maintenant vaut bien sûr pour des ensembles statistiques.

D'une part on reste fortement attaché à cette langue et l'on peut même se demander si le fait de la voir reculer à cette vitesse à la fin du XX^e siècle (et d'en avoir conscience) ne rend pas cet attachement plus fort, voire poignant, en même temps que relativement théorique. Je veux dire par là que le recul de l'occitan ne traumatisait pas vraiment la communauté dans les années 50-60, bien qu'à cet époque il ait commencé à être assez visible (cf. l'époque de Charles Mouly). Mais pour beaucoup sans doute, la situation de l'occitan n'était pas jugée encore trop

grave, et de toute façon c'était dans l'ordre des choses. En revanche, maintenant que la situation est réellement grave (affaire de survie et de transmission à court terme), les regrets et les déchirements se multiplient, surtout chez ceux qui n'ont pas ou n'ont plus la langue et se voient dépossédés de quelques chose, ces fameuses racines que chacun voudrait retrouver aujourd'hui. Mais ce mouvement ne correspond pas à celui du militantisme. La jeune personne qui écrit plus haut : « sans être nationaliste, je pense que les gens connaissant la langue de leur région sont plus proches de leurs racines », me semble bien exprimer cette option largement répandue, par laquelle on tient à se démarquer des options ultra-militantes ou politiquement « séparatistes ». Cet attachement à la langue porte donc bien sur la face confidentielle de la langue, ce qui est vérifié par l'axe suivant.

En effet tout démontre que pour une majorité de locuteurs, l'occitan n'est pas une langue de la sphère publique et ne peut prétendre l'être, du moins pas une langue qui pourrait rivaliser avec le français, ou, bien entendu, avec d'autres langues nationales et internationales. Sur ce genre de terrain il est facile de voir que les pôles militants et la dernière masse des locuteurs vrais de l'occitan-languedocien ont des opinions et des modes d'action bien souvent diamétralement opposés. J'ai peu parlé des militants, qui ont fait beaucoup par ailleurs pour la remontée symbolique remarquable de l'occitan. Le problème était pourtant que cette action au fond, se coupait de plus en plus de ceux pour qui elle aurait dû être conçue. On en arrive à des aberrations qui de manière ambiguë servent l'occitan (ou la représentation symbolique de l'occitan) mais en même temps peuvent très bien le desservir sur le terrain concret dans les meilleurs délais. Le pire étant que nombre de locuteurs vrais ou potentiels de l'occitan peuvent se détourner de leur langue natale, choqués par la mise en scène politique et médiatique de l'occitan, associant négativement la langue elle-même et les manipulations de la langue et autour de la langue.

[Il existe en France, on le sait, différentes méthodes d'apprentissage des langues étrangères. Normalement, ces méthodes concernent effectivement des langues comme l'anglais, l'espagnol ou le japonais. Mais depuis quelques années les langues régionales sont arrivées sur ce marché. Que des méthodes d'accès rapide à des langues régionales soient mises à la disposition du public demandeur n'est pas en cause. Il faut certainement développer cette pratique. En revanche, que par un artifice complet ces langues soient implicitement données comme équivalentes des langues étrangères nationales est plus dangereux qu'utile. Je prendrai l'exemple d'un petit ouvrage de la collection « Langues pour tous » (Pocket) paru en 2002, sans prendre position sur le fond et la méthode, ce qui n'est pas mon objectif. *L'occitan tout de suite* (par Jordi Escartin) dont il s'agit, est un ouvrage construit sur un patron existant depuis plusieurs années. La collection a deux slogans (en première et quatrième de couverture) : *pour être opérationnel toute de suite, pour aborder rapidement [la langue X]*. Mais autant le dernier slogan s'applique à l'occitan et à toute langue du monde, autant le premier ne doit s'appliquer qu'aux langues véhiculaires,

car on ne peut souhaiter devenir opérationnel dans une langue qui justement n'est plus opérationnelle dans l'espace public. Le malheur étant que l'ouvrage donne ensuite (dans la logique de la collection) des plans de conversation, du vocabulaire par champs sémantiques etc. Tout ce que nous avons vu plus haut permet d'imaginer le choc que pourrait éprouver un apprenant étranger qui croirait naïvement pouvoir demander (en occitan) son chemin à Montpellier sur la place de la Comédie, ou même au fin fonds des Corbières. Je crois qu'il deviendrait immédiatement un sujet d'amusement pour plusieurs générations.

Plus sérieusement, nous avons faire ici à l'une des dérives possibles de l'affirmation militante de la langue, partant du principe que l'occitan est une langue comme une autre (ce qui bien sûr est vrai sur le plan mécanique et général), mais ignorant ou feignant semble-t-il d'ignorer que les conditions sociolinguistiques n'en font pas et n'en feront probablement plus une langue tout à fait comme les autres pour ce qui concerne la « véhicularité » (et donc le statut sociolinguistique).

Il y aurait aussi beaucoup à dire sur l'exploitation qui est faite des potentialités du WEB. Les militants ont bien compris l'intérêt de cet outillage qui permet de donner une image unie de la langue en la posant comme immédiatement équivalente des langues nationales et internationales. Parmi les sites relatifs à l'occitan, aujourd'hui assez nombreux, je citerai comme base de navigation le site Ciutat City (Toulouse). On y trouvera de nombreux renseignements, tels que le détail des émissions de radio et télévision occitanes (station par station), thème un peu abordé par l'enquête de 1991. On y verra d'autre part comment s'est installée une représentation très précise, unifiante et très militante de la langue d'oc. Le site émanant d'un noyau militant toulousain, on retrouvera donc une architecture assez typique : alignement sur l'occitan « central », présentations des théories de Louis Alibert, jonction de l'identité « occitane » et du schisme cathare au Moyen Âge etc. Le site propose en outre différents cours d'occitan, dispensés par l'*École occitane pour Adultes* (*L'Escòla Occitana pels Adults*), toujours basée à Toulouse. Le ton est toujours très représentatif d'une mouvance activiste occitane. Je n'en citerai qu'un exemple, à propos d'une radio qui n'émet plus en occitan, après l'avoir fait (c'est moi qui souligne) : « Radio Occitania Narbona disparue prématurément, ou plutôt passée à la francophonie, ne reste plus que Radio Occitania Tolosa... ». On voit facilement que la cause de la langue occitane est stylistiquement replacée dans un contexte guerrier, anti-colonial, où des bataillons trahissent et « passent » en bloc à l'ennemi, tandis que des résistants poursuivent le combat.]

Ces stratégies et d'autres du même genre, assez communes depuis une trentaine d'années (sans parler directement d'un mouvement politique occitan

proprement dit²⁴), s'opposent ainsi radicalement à l'attitude majoritaire. Voilà pourquoi au fond est si souvent soulignée dans les discours majoritaires l'inadaptation de l'occitan à la modernité et aux relations professionnelles, au changement aussi. Comme si se trouvait là un message envoyé aux militants très régulièrement et de manière de plus en plus précise : une normativisation sectaire, monolithique, parfois brutale, n'est pas la bonne voie. En tout cas, cette méthode n'a jamais su trouver le chemin des locuteurs et de leur cœur, qu'elle ne touche que très superficiellement, et qu'elle rebute plus souvent encore. Si bien qu'elle apparaît pour beaucoup, près de 50 ans après sa naissance comme une logorrhée irréaliste où tout n'est pas faux, mais qui ne saurait certainement pas représenter l'ensemble de la communauté sociolinguistique occitane-languedocienne.

Cette façon de voir est-elle fondée ? Différents éléments montrent bien qu'on se trouve ici dans l'ordre des représentations. Il suffit par exemple de regarder du côté du voisin catalan d'Espagne pour comprendre qu'une langue régionale n'est pas en elle-même et pour des raisons mécaniques condamnée à la sphère confidentielle et identitaire. Mais le même exemple révèle aussi, en dépit des succès apparents du catalan outre-Pyrénées, une sorte de plafonnement des actions militantes de normativisation après quelques dizaines d'années d'expérimentation. Je me réfère ici notamment aux positions de Luis Vicent Aracil, catalaniste « historique ». Celui-ci, pour résumer sa pensée en peu de mots estime depuis quelques années que la "normativisation" catalane masque (et par là favorise) le pouvoir réel de l'espagnol dans le système sociolinguistique global, car l'espagnol aujourd'hui plus qu'hier sans doute serait effectivement la langue dominante, spécialement dans les classes sociales les plus élevées. Voici un extrait fort pessimiste d'un discours de L.-V. Aracil cité par Joan Tudela (1986):

Perquè el català desaparegui, no cal que canviï res d'especial. De la manera que van les coses la desaparició del català és només qüestió de temps. A la Catalunya Nord a hores d'ara el català ja es pot donar per extingit.

El gran esdeveniment lingüístic del segle XX aquí és que han desaparegut els unilingües catalans. Ja tots som o bilingües o castellanoparlants. Això és com la petjada i la gambada, en caminar. Teniem els dos peus en el català. Ara tenim un peu en el català i un en el castellà. Quan trigarem a aixecar el peu que tenim en el català i posar els dos en el castellà ?

Pour que le catalan disparaisse, il n'est pas nécessaire de changer quoi que ce soit de spécial. Au train où vont les choses la disparition du catalan n'est qu'une question de temps. En Catalogne Nord, le catalan peut être déjà considéré comme éteint au jour d'aujourd'hui.

Le grand changement linguistique du XX^e siècle chez nous, c'est que les monolingues catalans ont disparu. Nous sommes tous ou bilingues ou locuteurs monolingues d'espagnol. Il en est de cela comme des foulées dans la marche. Nous avons les deux pieds en catalan. Maintenant nous avons un pied en catalan et un autre en espagnol. Quand donc allons-nous

²⁴ Par exemple le *Partit Occitan*, qui diffuse un périodique autonomiste, *Occitania*, et qui recueille dans la plupart des suffrages quelques milliers de voix.

soulever le pied que nous avons (encore) en catalan pour poser les deux pieds en espagnol ?

4. Lignes d'évolution.

Le système sociolinguistique dont j'ai décrit les contours se trouve sans doute dans une phase cruciale de son évolution. Ce pourrait bien être, d'après ce qu'on a vu, la phase terminale. Mais on ne peut pronostiquer à moyen-terme tel ou tel type d'évolution, car à côté des phénomènes avérés, lourds et constants (qui, il est vrai, ont peu de chances d'être modifiés significativement), d'autres phénomènes non visibles travaillent aussi le système et peuvent toujours le déporter de manière difficilement prévisible. L'avenir réserve toujours des surprises aux hommes tout simplement, et bien entendu aux linguistes qui ont presque toujours tort de l'annoncer. Et c'est tant mieux, sans quoi la vie et la science seraient d'un ennui total.

Pour l'occitan-languedocien, on pourra me reprocher d'avoir édifié plus haut une grille de lecture particulièrement négative. En me relisant, je vois effectivement qu'il reste fort peu d'issues, et je serais le premier à comprendre l'agacement et même la fureur de ceux qui avec sincérité défendent becs et ongles cette langue. Et je trouve infiniment triste que des linguistes (comme moi par la force des choses) en arrivent à parler d'une langue millénaire comme de miettes sur le terrain. Car cette langue a accompagné la naissance, la vie et la mort de millions d'êtres, qui ont été heureux ou malheureux avec elle, qui ont pleuré, qui ont ri, qui ont juré, qui ont prié avec les mots de cette langue.

On voit mal pourtant comment inverser la réduction numérique de la langue et surtout la perte irrémédiable des derniers vrais locuteurs, car ce dernier point est capital. A première vue, les données sont assassines. Certes les enquêtes épilinguistiques (c'est le cas de la plupart des enquêtes disponibles) ne révèlent fondamentalement que des impressions, des tendances. Mais ces impressions, globalement, renvoient à des réalités incontournables que chacun, avec honnêteté, peut vérifier devant sa porte. Dans mon village des Corbières j'ai pu observer ce recul en un quart de siècle. Et si je n'ai pas de sondage à fournir au lecteur, je vois très exactement les individus qui parlaient la langue du lieu disparaître les uns derrière les autres. Dans les années 80, on pouvait entendre rouler le « patois » sous le toit de l'abreuvoir, ou aux abords immédiats du terrain de boules. Comme on passait toujours par là tôt ou tard dans la journée on pouvait voir de 10 à 15 hommes s'y réunir spontanément durant l'après-midi, ou après le repas du soir. L'occitan s'y entendait encore, dans la polyphonie ambiante. Aujourd'hui la routine ramène les hommes aux mêmes endroits, mais ils ne sont plus que deux ou trois, cinq au grand maximum. Et l'occitan ne s'entend guère. Il est maintenant la langue du conciliabule, ou il passe en comète dans une discussion en français. Telle est la réalité publique de l'occitan-languedocien dans l'une de ces régions « conservatoires » où il est encore présumé être parlé. Derrière les plus vieux qui disparaissent arrivent quelques hommes dans la force de l'âge. S'ils parlent occitan, c'est littéralement par bribes, et le plus souvent ils ne le parlent plus (ou ne veulent plus le parler), éventuellement le comprennent.

L'Ecole, quant à elle, arrive semble-t-il trop tard et, de toute façon, les propositions paraissent totalement décalées, en masse comme en contenu. Et les demandeurs eux-mêmes, dans leur majorité, voient globalement l'occitan comme une langue hors-compétition.

Il y aurait bien la voie européenne, qui est une nouveauté. Cette voie pourrait-elle permettre la mise en place de pôles de langues régionales ? Pourrait-on assister à un rapprochement supplémentaire entre occitan et catalan ? Est-ce souhaitable et surtout faisable ? Quelles sont les volontés ? Autant dire que cette voie, pourtant très positive, amène à formuler plus de questions qu'à donner des réponses. Lesquelles supposent l'assentiment de la communauté dans son ensemble. Il y a aussi le fait que l'ouverture européenne, en dépit de bonnes intentions souvent affichées à l'égard des langues régionales, risque également de radicaliser la compétition entre langues véhiculaires et l'on voit mal pour l'instant comment cela pourrait profiter aux langues dites minoritaires.

Finalement, je dirai pour conclure et ne pas relancer moi-même le débat, que le seul espace de survie actuel de l'occitan à peu près sûr est un espace à proprement parler « écologique ». C'est d'ailleurs cette idée qui semble se dessiner chez les jeunes (mais pas tous sans doute) : empêcher cette langue de disparaître avec tous les pans de l'histoire qu'elle a façonnés. La protéger, c'est-à-dire la retirer du système sociolinguistique compétitif (où elle n'a guère de chances de se maintenir), structurer par le biais de l'Ecole et d'actions éducatives diverses, un dernier volant de locuteurs qui entretiendront la flamme tant bien que mal, pour tenter de remplacer de vrais locuteurs qui, ceux-là, ne reviendront jamais.

BIBLIOGRAPHIE

Livres, articles (et autres références) cités dans l'article.

Alibert, Louis [ou Loïs] (1935). *Gramatica Occitana segons los parlars lengadocians*. Toulouse : Société d'Etudes Occitanes.

- (1966). *Dictionnaire Occitan-Français d'après les parlars languedociens*. Toulouse : Institut d'Etudes Occitanes.

Amades, Joan (1907). *Études de littérature méridionale*. Toulouse : Privat.

Bec, Pierre (1973). *La langue occitane*. Paris : Presses Universitaires de France (1^e éd. 1963).

Bourciez, Édouard (1967). *Eléments de linguistique romane*. Paris : Klincksieck (1^e éd. 1910).

Boyer, Henri & Philippe Gardy (2002). *Dix siècles d'usages et d'images de l'Occitan. Des troubadours à l'Internet*. Paris : L'Harmattan.

Ciutat City (site www.occitan.com). <http://www.dobl-oc.com>

Clanché, François (2002). « Langues régionales, langues étrangères : de l'héritage à la pratique ». Paris : INSEE, Populations et Sociétés.

Colon, Germà (1974). « Llemosí i llengua d'oc », dans G. Colon, *La llengua catalana en els seus textos*. Barcelona : Curial.

De la Brètèque, François (1996). « L'espace au filtre de la langue minoritaire à la télévision ». Dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.

De Riquer, Martín (1992). *Los trovadores*. Barcelona : Ariel. 3 vol. (1^e éd. 1975).

Escartin, Jòrdi (2002). *L'occitan tout de suite*. Paris : Pocket, « Langues pour tous ».

Gardy, Philippe (1996). « La télévision régionale en occitan : des sujets à la langue ». Dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.

Hammel, Etienne & Gardy, Philippe (1994). *L'occitan en Languedoc-Roussillon*. Canet : Llibres del Trabucaire.

Héran, F., Filhon, A., Deprez, Ch. (2002). « La dynamique des langues en France au fil du XX^e siècle ». Paris : INSEE, Populations et Sociétés.

Lafont, Robert & Gardy, Philippe (1997). *Histoire et anthologie de la littérature occitane*. Montpellier : Les Presses du Languedoc. 2 vol.

Mouly, Charles (1996). *Catinou et Jacouti : Foutralados de Minjacobos*. Portet-sur-Garonne : Loubatières, collection « Poche ».

Mercadier, Gilbert (1996). « Quel partenariat institutionnel pour soutenir l'enseignement de l'occitan ? L'exemple de l'Académie de Toulouse ». Dans Viaut, Alain (1996) : *Langues d'Aquitaine*.

Paris G. & Langlois E. (1917). *Chrestomatie du Moyen Âge*. Paris : Hachette (10^e éd.).

Salvat, Josèp (1978). *Gramatica occitana*. Toulouse : Collège d'Occitanie.

Tudela, Joan (1986). *El futur del català. Una radiografia sociolingüística*. Barcelona : El Món.

Vavassori, Bernard (2002). *Dictionnaire des mots et expressions de la langue française parlée dans le Sud-Ouest, et de leurs rapprochements avec l'occitan, le catalan, l'espagnol, l'italien et l'argot méridional*. Portet-sur-Garonne : Loubatières.

*ETAT ET USAGES DE L'OCCITAN
AU LANGUEDOC*

Verny, Marie-Jeanne (2002). « Une enquête en lycée : images et représentations de l'occitan », dans Boyer, H. & Gardy, Ph. (2002) : *Dix siècles d'usages et d'images de l'occitan*.

Viaut, Alain dir. (1996). *Langues d'Aquitaine. Dynamiques institutionnelles et patrimoines linguistiques*. Talence : Maison des Sciences de l'Homme d'Aquitaine.

Weber, Eugen (1998). *La fin des terroirs*. Paris : Fayard.